





9803

Palat. XLVI 325⁽²⁾

SONGE
DE
POLIPHILE.

TOME SECOND.

SONGE
DE
POLIPHILE

TRADUCTION LIBRE

DE L'ITALIEN

PAR

J. G. LEGRAND

ARCHITECTE DES MONUMENTS PUBLICS
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS
SAVANTES ET LITTÉRAIRES.



TOME, SECONDE.

A PARME

DE L'IMPRIMERIE BODONI

MDCCXXI.



SONGE DE POLIPHILE.

— — — — —
S U I T E

D U L I V R E P R E M I E R .

CHAPITRE XIX.

~

LES TOMBEAUX.

SOUVENEZ-VOUS de mes longs tourments; souvenez-vous aussi de mon bonheur, amants qui portez comme moi de dures et de si douces chaînes! Mais si la beauté dont vous êtes l'esclave ne joint pas comme ma Polia le don de l'esprit, celui de la science, et le don plus rare de la vertu à tous les charmes extérieurs, vous ne pourrez juger que difficilement de ma situation.

*

1

Celui-là seul peut être heureux, me disait donc ma Polia, qui, dégagé des passions humaines, et toujours supérieur aux événements, élevant son esprit jusqu'aux contemplations du savoir, observe, étudie sans cesse les phénomènes de la nature et les chefs-d'œuvre des arts, qui en sont la traduction hardie, pour se tenir à cette hauteur de pensée qui fait participer l'homme à la grandeur, à la félicité divine.

Poursuivons donc, ô Poliphile, de mériter la faveur des immortels, jouissons dignement du spectacle attachant des monuments nombreux semés dans cette enceinte; écoutons sur-tout ce langage éloquent qu'ils parlent à celui que ses connaissances et ses méditations ont placé si fort au-dessus du vulgaire. Il y a vingt siècles, ces temples, ces portiques, ces obélisques, étaient debout, et semblaient devoir être éternels.

Vois le temps, le temps inflexible, saper de sa faux redoutable mais nécessaire, tantôt leur cime altière et tantôt leurs fondements: sans cette destruction lente, et que le destin rendit inévitable, plus de mouvement, plus de reproduction, plus de vie, et tout est mort dans la nature; c'est du sein de sa tige expirante que naît le germe de la plante; l'or des moissons vient remplacer sur le sol défriché la forêt antique et sauvage que ce même temps consume et déracine, et qu'il charge les vents, les rosées, de transporter et de nourrir ailleurs.

C'est de la destruction des coquilles brisées et réduites en poudre que sont formés ces pierres et ces marbres, que ce même temps laborieux, infatigable, fit tailler, assembler, polir pour honorer les dieux, et que sa main puissante aujourd'hui renverse et livre à la fureur des flots; mais sous leur vague écumante n'apperçois-tu pas que ces

mêmes familles de cames, de vermisseaux et de mille autres coquillages viennent s'alimenter des sucres jadis empruntés à leurs pères, pour croître, se multiplier, mourir, se briser, et, lentement repétris par les ans dans l'empire de Neptune, redevenir des marbres à leur tour ?

Vois-tu cette chaîne électrique qui, toujours reforcée et se limant sans cesse, unit ensemble et la terre et les cieux, alors que le souverain maître des dieux semble ne promener qu'au hasard les vents, la foudre et les orages ? vois-tu ces montagnes, fières peut-être de leur cime de granit que vient argenter une neige éternelle, chaque jour minées par les eaux du ciel, préparer dans leur décomposition insensible un nouveau lit au torrent qui mugit à leur pied ? bientôt, malgré leur masse audacieuse, il les atteint, les perce, les divise, et de leurs éléments séparés, désunis, puis rattachés par

les sédiments qu'il dépose en couches variées, son onde ralentie reforme des rochers pour les miner de nouveau : c'est le travail des siècles, il est vrai ; mais les siècles eux-mêmes, enchaînés par une main divine, et tournant dans le vaste rouage dont la nature est le ressort actif, inaltérable, ne sont, ô mon cher Poliphile, je te l'ai dit déjà, ne sont que les moments de l'éternité.

Vois plus bas tous ces feux concentrés dans les noirs états de Pluton, et ce dieu s'agitant sur son trône de basalte et de fer, pour créer des monts nouveaux, élaborer dans les flancs des volcans, devenus de vastes creusets, les scories, les métaux et les laves ; l'entends-tu qui fait retentir leurs cavernes brûlantes, alors que, par les coups redoublés de son sceptre, il soulève la terre ébranlée, la mine, la refond, et rajeunit sa surface.

C'est au sein de ces tombeaux où la ma-

tière engourdie, affaissée, semble se reposer un moment que gisent aussi ces souvenirs touchants, ces impressions profondes, et ces puissants mobiles d'émulation qui perpétuent les vertus sur la terre.

Viens-donc, mon cher Poliphile, vis-à-vis avec soin ces marbres, ces urnes cinéraires; heureux si nous pouvons dans nos recherches découvrir quelque inscription qui conserve un trait saillant d'amitié, d'amour, de piété filiale! heureux si nous pouvons sauver quelques noms respectables menacés de l'oubli, et les offrir, dignes tributs, à la méditation du philosophe, à l'impatiente ardeur de la jeunesse, aux souvenirs du sage!

Je me levai pour contempler de plus près ces ruines antiques, et je parvins à celles qui annonçaient encore l'existence d'un temple circulaire dont les débris recouvraient de riches monuments funebres.

Derrière ces débris un grand obélisque était encore debout; ses quatre faces étaient recouvertes d'hiéroglyphes: elles tenaient lieu de sentences; et celles de la première face pouvaient s'interpréter ainsi:

« Justice impassible, généreuse économie, sont les soutiens des empires. »

Ces mots étaient exprimés par une épée droite surmontée d'une couronne, et par des balances appuyées sur un coffret gardé par un chien et un serpent.

Plus bas je lus par d'autres signes inscrits dans un carré: *Au divin Jules César, toujours auguste, souverain du monde, clément autant que courageux, les Égyptiens reconnaissants.*

Les signes étaient un œil, deux épis, un sabre, deux fleaux, un globe mi-céleste et mi-terrestre, à côté d'un gouvernail; un vase, une patère, deux cicognes, six médailles arrangées en cercle, le petit modèle d'un

temple ouvert, et deux plombs perpendiculaires.

Sur la face droite je remarquai cet emblème ingénieux, un caducée entre deux vases, l'un rempli d'eau, l'autre de feu; puis en haut une fourmi croissant en grosseur jusqu'à celle de l'éléphant; au-dessous un éléphant décroissant jusqu'à la fourmi; ce que j'interprète ainsi:

» Par la paix et l'union les petits établissements s'agrandissent; les grands sont détruits par la discorde et par la guerre.»

Sur la face gauche je traduisis les signes suivants, un aigle fièrement perché sur une ancre de navire, un guerrier se reposant sur des trophées, et regardant avec attention un serpent qu'il tient dans sa main:

» Sans la discipline militaire point de force et point d'empire.»

La quatrième face représentait un trophée sur des palmes croisées, avec des cor-

nes d'abondance; à la gauche du champ un œil; à droite une comete. Explication:

» Victoire du divin Jules César. »

Je déchiffrai une inscription mutilée, gravée sur les débris d'une frise, et j'y lus au-dessous de la dédicace d'usage aux dieux infernaux cette autre inscription:

CADAVERIBUS AMORE FURENTIUM MISERABUNDIS POLYANDRIUM, *Aux restes des malheureuses victimes d'un amour dérégé.*

Six colonnes de porphyre portant une coupole recouvraient une ouverture circulaire faite au pavement, et communiquant à un caveau souterrain, dans lequel je voulus descendre; je n'y parvins qu'avec beaucoup de peine au milieu des décombres; les restes d'un petit escalier à vis que je trouvai encore subsistants m'y conduisirent cependant; et après que mes yeux se

*

.

furent faits à cette obscurité, je distinguai une chapelle circulaire dont la voûte était soutenue par six colonnes de granit gris, chacune d'un seul bloc. Un autel occupait le milieu; il était creux, recouvert d'un grillage, et une porte pratiquée au-dessous semblait destinée à introduire le feu pour consumer la victime et recevoir ses cendres: je le jugeai ainsi parceque les parois étaient encore noircis par la fumée.

Sur cet autel de basalte et de fer je lus distinctement cette inscription: *Au sombre Pluton, à sa chère Proserpine, et à Cerbere.* Autour de cet autel plusieurs sieges de marbre étaient symétriquement rangés; sans doute c'était ceux des juges inflexibles devant qui sont dévoilés tous les replis du cœur des perfides humains: trop rarement hélas! ces mêmes juges récompensent et publient les vertus modestes et cachées de l'homme de bien.

J'aperçus encore une tribune bien conservée, dont la voûte était peinte en mosaïque d'une très belle exécution : je m'approchai, et je vis qu'elle représentait une grotte immense et ténébreuse, creusée au milieu de rochers d'une énorme profondeur ; un pont était suspendu au-dessus de cet abyme.

La moitié de cette grotte était de fonte enflammée, semblable à celle qui coule d'une forge ; l'autre était un glacier dont l'aspect seul faisait frissonner ; en sorte que d'un côté le pont était menacé d'un horrible incendie, de l'autre une mer glacée vous offrait la solitude et la mort ; on croyait entendre d'une part les éclats de la foudre grondante, de l'autre le souffle desséchant des aquilons, et le sifflement des fils de Borée.

Du côté de la mer de feu, dans le creux d'une roche et derrière une grille rouge

se montrait le terrible Cerbere avec ses trois têtes qui laissaient échapper une écume brûlante; son poil noir hérissé se dressait en meches alongées que terminaient des têtes de vipères.

Sur les rives glacées on voyait *Tisiphone*, à la voix menaçante, appeler à grands cris les âmes malheureuses qui du haut du pont se précipitaient dans l'abyme; elles y trouvaient l'inflexible *Mégera* qui les forçait de gravir à travers les rochers aigus pour retourner d'où elles venaient; mais à peine arrivées et cherchant le repos dans quelque antre profond, elles rencontraient *Alecto*, la cruelle *Alecto*, digne sœur des Furies, fille d'Achéron et de la Nuit, qui, armée d'un fouet de serpents, poursuivait ses victimes, les harcelait, les forçait de remonter sur le pont où elles se pressaient avec fureur pour éviter ses coups; et quand l'inférieure déesse ne pouvait les atteindre

à son gré, elle séparait le pont en deux de ses terribles bras, et, le renversant avec bruit, précipitait ces âmes fugitives ou dans la mer glaciale, ou dans le gouffre opposé.

Les tons de cette peinture étaient si vrais et les expressions si fortes, qu'il était impossible de la regarder long-temps sans être affecté d'une vive douleur.

Parmi ces figures les unes se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre 'au moins tant de cris lamentables; les autres se couvraient les yeux pour n'être plus tourmentées de la vue de tous ces monstres qui les remplissait d'effroi: la pâleur des uns transis et glacés; les autres ardents, desséchés par le feu, ne respirant qu'une vapeur brûlante; d'autres, joignant les mains, se mordant les bras, ou déchirant leurs flancs, exprimaient les souffrances cruelles que le génie du peintre avait, par un art admira-

ble, trop bien rendu pour tout spectateur sensible et compatissant. ⁽¹⁾

J'observai parmi ces groupes deux avares, qui, descendus au royaume de Pluton et tenant encore la clef de leur trésor, étaient transportés d'admiration à la vue d'un lac d'or; ils y portent leurs mains avides, mais le métal est en fusion, et leurs bras sont aussitôt desséchés.

L'un d'eux désespéré, éprouvant la soif de Tantale, se précipite au milieu du lac bouillant, qui, ne pouvant rien souffrir d'impur, s'élève, écume, et rejette au loin le squelette animé.

Je vis l'ambitieux gravir avec peine au sommet d'un rocher pointu: il domine un

(1) J'ai annoncé dans la notice préliminaire que les premiers artistes de la renaissance avaient beaucoup puisé dans les descriptions du *SONGE* de POLIPHILE. Ne croit-on pas voir en effet une partie de ce terrible tableau du jugement dernier, si savamment exécuté par Michel Ange, à Rome, dans la chapelle Sixtine?

moment, croit jouir, et n'apperçoit que des dangers; le souffle impétueux des intérêts contraires l'ont bientôt précipité dans l'abyss, où il rugit de désespoir, étendant encore les bras vers la place qu'il n'occupa qu'un moment sur ce pic élevé.

Plus loin, le jaloux inquiet, assiégé, tourmenté par son ombre, et trouvant des rivaux par-tout où il voit des fantômes.

Ailleurs l'égoïste, l'indifférent glacé, fermant son cœur à la pitié pour s'enfermer seul, et se placer devant un miroir, où il ne voit que lui-même, et craint cependant que la glace perfide n'offre à ses regards un frere qui lui serait odieux.

Tout près, un Sybarite efféminé, enchaîné sur un lit de roses, entre la Paresse et la Volupté; languissant il gémissait, et n'avait cherché sur la terre que plus de mollesse encore. En vain et d'une voix défaillante il invoquait le repos, le sommeil

et l'amour; le repos, le sommeil et l'amour n'habitent point cette partie des sombres bords.

Mais je frémis à l'aspect du joueur effréné qu'assiègent et tourmentent sans cesse ces muets personnages au milieu desquels il a passé sa vie pour le malheur de sa famille.

Ces rois, ces reines, ces valets, devenus colossaux, aninés et furieux, l'obsèdent jour et nuit: il cherche en vain le sommeil; ces douze vampires l'entourent et le pressent deux à deux, quatre à quatre; lui disent, en heurlant, Nous voilà, il nous faut des trésors; malheureux! où donc sont-ils? Cherche de l'or, tu ne dormiras point; de l'or, encore de l'or: vainement il cherche, il n'entend que ces mots, *de l'or, de l'or*: il fuit, il se retourne, et ses enfants lui crient, du pain, hélas! du pain!...

Ici Apicius étouffe; il détourne la tête

de ces mets entassés: on le force à manger; il faut qu'il boive encore malgré lui; il boit, il mange; il mange et boit toujours, et prie en vain les dieux de lui accorder pour toute faveur les tourments de la faim.

Je ne pouvais me lasser de considérer cet immense tableau dans son ensemble et dans ses détails; j'avais déjà lu au milieu une inscription qui disait:

« Cette flamme éternelle est aussi le tourment réservé aux amants qui ont fait éprouver à leurs amantes fideles les fureurs de la jalousie.

» La mer glacée sera la punition de ceux qui n'ont répondu à une flamme pure et sincere que par les froideurs de l'indifférence.

» Les uns et les autres jugeront des tourments qu'ils ont fait souffrir à leurs victimes. »

Je lus ailleurs cette autre épitaphe sur un petit autel dédié aux dieux infernaux :

« Apprends ici, voyageur, que *Leodia Publia* ayant méprisé les ordres de l'Amour, s'en est punie elle-même par un fer homicide. »

Sur un sarcophage que couronnait un vase de marbre, et sur lequel je remarquai d'un côté la lettre D et un masque, et de l'autre la lettre M et un autre masque, je pus lire encore : « *A Annira Pucilla*, fille d'un courage héroïque, comparable à Didon, ses parents affligés. »

Je lus aussi sur une superbe table de porphyre : « Au gladiateur que j'adorai, moi, *Faustine Augusta*, ai fait ériger ce monument et fonder un sacrifice pour me rendre les dieux infernaux favorables. »

La sculpture d'un bas-relief attira mes regards : elle représentait un sacrifice ; un vieillard posait sur un autel la tête d'un bouc sauvage ; un faune jouait de la double flûte ; un autre faisait des libations sur l'au-

tel avec une amphore, et deux femmes, dont l'une était nue, et l'autre drapée, conduisaient un petit satyre; elles portaient aussi des fruits dans une corbeille, et tenaient un flambeau renversé; on lisait sur l'autel:

» A Valeria, la plus aimable de toutes les femmes, adieu. »

Sur une autre grande inscription, au sommet de laquelle étaient sculptés un aigle et deux petits dauphins, on lisait cette espece de dialogue:

» Approche, passant, et discourons ensemble. J'ai vécu sans amour, hélas! et je meurs malheureuse; j'ai descendu sous cette tombe éprise des charmes du plus beau des Romains.

» Tu as donc aimé, fille infortunée? — Quand j'aimai, trop tard, hélas! l'ingrat, que j'avais si long-temps rebuté, méprisai mon amour. — Que puis-je donc pour toi?

— Vas disant par la ville à tes amis, à tout le monde, aux indifférentes sur-tout, que la *Romaine Naevia* est morte pour le cruel *Proculus*; cela me suffira. Adieu. »

Plus loin, la mort de Didon était représentée sur une mosaïque très dégradée; il ne restait qu'une partie de l'inscription qui rappelait la mort de cette reine malheureuse, à-peu-près dans ce sens :

» Passant, donne quelques larmes à cette reine qui fut obligée de se punir pour avoir donné l'hospitalité à l'étranger fugitif qui méprisa son amour. »

Sur le socle d'un vase de belle forme on lisait encore :

» Il n'y a rien de plus sûr que la mort. »

Une longue inscription grecque, gravée sur une table de bronze, m'apprit l'histoire de deux amants que je vais raconter.

» La jeune et sensible *Léontia*, éprise en son printemps pour le jeune, le beau, l'il-

lustre Lollius, avec lequel un pere barbare refusait obstinément de l'unir, osa se dérober au toit hospitalier qui protégea son enfance : le constant Lollius la suivit ; mais las ! bientôt assaillis par des voleurs dans la forêt confidente de leurs premiers plaisirs, ils furent vendus à des pirates qui les emmenerent à leur bord pour en faire des esclaves. Le courageux Lollius, profitant d'une nuit calme pendant laquelle les pirates fatigués se livraient aux douceurs du sommeil, saisit le poignard de l'un d'eux, et leur donna la mort. Il délivra Léontia de ses chaînes ; mais une effroyable tempête survint, et le vaisseau brisé contre un rocher consacré à Neptune se dispersa, voguant en éclats sur la mer en courroux. Après avoir pris un moment de repos, et fait au dieu terrible des mers sur ce rocher fatal et protecteur une libation d'eau salée, Lollius aperçoit de loin le rivage, et l'es-

pérance renaît en son cœur magnanime. Ne crains rien, Léontia, dit-il tendrement; assis-toi sur mon dos, comme *Arion* de Lesbos jadis placé sur un dauphin le charmait au doux son de sa lyre; que les accents de ta voix raniment à l'instant mes forces abattues; traversons cette mer devenue plus tranquille. Ils s'élancent; et la craintive Léontia tremblait en voulant rassurer son amant généreux. Couvre-moi de tes baisers, lui disait-il gaiement; ils me rendront plus fort, tu seras plus légère.

« Ils touchent le rivage épuisés de fatigue, encore soutenus par l'amour; mais voici qu'un lion se présente, un lion rugissant, altéré, et qui venait chercher sa pâture accoutumée, les corps des malheureux naufragés que les flots roulent sur le rivage après la tempête.

« Les deux amants le voient et sont glacés d'effroi: Mourons unis, s'écrient-ils; et sou-

dain dans leurs bras enlacés ils se serrent en criant à genoux, Monstre affreux, ne nous désunis pas, dévore-nous tous deux ensemble ; ta part sera meilleure, et notre sort moins cruel ! Le lion rugit, il va s'élancer ; mais, ô pouvoir de l'amour ! il s'arrête, et fait succéder à ses regards terribles un regard généreux ; il hésite un moment, recule, et, détournant sa marche, les délivre du danger de sa présence, mais non encore de celui du trépas.

» Lollius, en parcourant le rivage, trouve une frêle barque avec un seul aviron que la tempête avait aussi rejetés sur le sable ; il la remet à flot, et dit à son amie : Confions-nous encore aux hasards de la mer ; nous trouverons peut-être sur quelque plage voisine des secours que nous cherchions vainement sur ces rives sauvages. Ils partent ; et durant trois jours voguant sur la surface de l'onde, tantôt pilote, et tantôt

passager, Lollius et Léontia travaillant, se reposant tour-à-tour, trompant par la santé, par la jeunesse, par le courage, la faim qui les presse, ne vivent plus que de baisers, d'espérance, et d'amour. Épuisés ils succombent, se tiennent embrassés, et meurent en disant, *Lollius, Léontia*, je t'aime.

« Un pêcheur, trop tardif, hélas! a trouvé dans la barque où gissaient leurs corps entrelacés, unis, inséparables, leur histoire gravée par la main défaillante de Lollius sur cette même barque, seul témoin de leur détresse: il a conservé pieusement leurs restes, et les a renfermés dans cette urne sainte, qu'il a souvent arrosée de ses larmes; car il était jeune, il avait une amie; sa pitié consacra ce monument de l'infortune et de l'amour aux dieux infernaux.

« Passant, souviens-toi de ces amants, trop cruellement punis peut-être; plains leur malheur. Adieu. »

Près de là je trouvai un autel carré couronné d'une espece de chapiteau; j'y lus cette autre inscription:

« *Cajus Vibius*, adolescent, violemment épris d'amour pour la belle *Putilia Sextia*, qui lui préféra un autre amant et lui donna sa main, furieux, s'est donné la mort: il a vécu 19 ans, 2 mois, et 9 jours. »

Sur un beau fragment de porphyre était sculptée l'ostéologie de deux têtes de cheval; des rubans qui y étaient attachés soutenaient des rameaux de myrte agréablement enlacés; je n'y pus lire que ces trois mots:

A Timocure Larcie, Diane...

le reste était brisé.

Un cippe voisin portait cette autre espece d'énigme, jeu de la nature, qu'elle seule peut expliquer par un phénomène assez rare, mais qui n'est pas sans exemple.

« *Lyndia Tasius*, jeune fille et jeune

*

*

garçon; ici seul je repose pour avoir été tous les deux, n'étant ni l'un ni l'autre: j'ai préféré la mort.

« Si tu m'as deviné il suffit. Adieu. »

Le nombre de ces tombeaux était immense, et j'en découvrais toujours quelques uns qui piquaient ma curiosité: tous étaient de formes variées; certains avaient été enrichis de colonnes dont les débris se voyaient renversés.

Je regardai dans un grand sarcophage brisé qui n'avait point d'inscription; j'y trouvai des habits funebres et de riches brodequins pétrifiés: je compris par-là que ce tombeau était fait de pierre absorbante des carrières de Troie en Asie, et qu'il avait pu renfermer le corps du grand roi Darius.

A côté il y en avait un autre de porphyre, dont le couvercle, en forme de toit, était enrichi d'écailles sculptées; on lisait sur la plus large face:

» *Publia Cornelia Annia*, par un rare exemple d'attachement conjugal, ne pouvant et ne voulant survivre à son époux, après avoir vécu vingt ans avec lui sans que le moindre nuage ait troublé leur union, a résolu de le suivre vivant au tombeau; elle a ordonné à ses amis et à ses domestiques de faire sur ce monument un pompeux sacrifice à Pluton et à Proserpine, de parer le cercueil de roses, et de faire chaque année un repas funebre en mémoire de cet hymen jadis si fortuné; pour en donner les moyens un testament a légué dix fois dix sesterces⁽¹⁾. Adieu.

Plus loin, sous un lierre antique et touffu, était un beau coffre de pierre aussi fine et aussi blanche que l'ivoire, dont la plus

(1) Le petit sesterce valait environ 2 sous de notre monnaie, ce qui, suivant ce calcul, n'aurait fait que 10 liv.; mais comme le grand sesterce en comprenait mille petits, et valait environ 101 liv. 17 sous, cent sesterces de cette valeur auraient fait une somme d'environ 10,200 l.

grande partie était parfaitement polie et bien conservée; il était couvert d'hiéroglyphes, et encore fermé. Je regardai par une petite fente qui était au couvercle, et j'aperçus dans l'intérieur deux corps sains et entiers; je jugeai donc que ce tombeau était de pierre *chemite*, qui a la propriété de conserver les corps; il renfermait aussi plusieurs urnes, phioles, et amphores de terre cuite, et de verre; quelques petites figures dans le rite égyptien, et une lampe antique de bronze, attachée au couvercle avec une chaîne, et qui brûlait encore. Deux couronnes, qui me parurent d'or, étaient à côté de la tête de chaque personnage, mais la fumée de la lampe les avait beaucoup noircies. J'expliquai ainsi les hiéroglyphes:

« La mort prompte et cruelle qui n'épargne personne a réuni dans ce tombeau deux personnages qui l'étaient déjà par l'a-

mitié la plus vive, la plus tendre, et la plus pure. »

La diversité de ces inscriptions n'excitait de plus en plus à en découvrir de nouvelles : l'histoire des deux amants morts ensemble étroitement embrassés sur la mer orageuse m'avait singulièrement intéressé. Je retrouvai sur une autre pierre une histoire également touchante. La voici :

« Approche, lecteur compatissant ; ce monument t'appelle, il réclame ta pitié : vois comment finissent quelquefois les plaisirs de la vie.

« Ci-dessous est la cendre de deux amants l'un et l'autre épris d'une passion violente, et qu'ils ne pouvaient satisfaire en liberté : ils se réunirent dans les ruines d'un temple antique consacré à Vénus, croyant cette retraite favorable à leurs desirs.

« A peine ils y jouissaient du charme d'être ensemble que la belle *Lapidia* ap-

perçut au sommet d'un vieux mur un serpent qui les menaçait tous deux de son dard, de ses regards perçants.

» Fuyons, mon cher Chrysantes, s'écria-t-elle, et vois ce monstre affreux. Comment nous échapper? si nous remuons il va fondre sur nous. Chrysantes l'apercevant à son tour, fut glacé de terreur, et dit à son amie, Leve-toi doucement, et fuis, ma chère Lapidia; je reste ici pour combattre le monstre ou pour assouvir sa fureur. A peine Lapidia tremblante était séparée de son ami que le dragon fond sur lui et l'enveloppe de ses nœuds horribles qu'il double et resserre en sifflant avec rage; il le saisit à la gorge; et Lapidia, amante malheureuse, vit le danger que courait son cher Chrysantes.

» L'amour donne des forces et du courage. Lapidia arme son bras d'une forte branche, et courant droit au monstre, frappe;

il détourne la tête, elle redouble avec fureur : coup fatal ! c'est sur son cher Chrysantes qu'il porte ; elle le voit tomber , il est mort.

« Malheureuse ! qu'ai-je fait ? s'écrie-t-elle , remplissant l'air de ses cris , elle resaisit l'arme fatale ; et cette fois , guidée par la vengeance , le serpent ne peut échapper à ses coups ; il a beau la menacer de son dard de feu , de sa gueule effroyable , il demeure étendu au pied de la victime qu'il tenait encore enveloppée ; et Lapidia se jette sur le corps expirant de son amant , malgré ces nœuds affreux qu'il lui est impossible de défaire.

« Ne pouvant se résoudre à l'abandonner , elle charge sur ses épaules ce corps sanglant , le traîne à la ville ; et là , montant sur la tribune au milieu de la place , y dépose le corps de Chrysantes et celui du monstre effroyable qui le tient encore en-

lacé, s'accuse devant le peuple qui court en foule à ce spectacle, horrible sans doute, mais nouveau, et qui suffit à sa curiosité.

« Lapidia appelle et s'écrie : J'ai tué Chrysantes, moi Lapidia, moi son amante ; je me dévoue aux dieux infernaux en expiation de mon crime, je le dois, puis se frappe et meurt en prononçant le nom de Chrysantes.

« Passant, donne des larmes à leur mort malheureuse, et ne maudis pas cette amante. »

J'aurais pu lire encore un grand nombre de ces inscriptions funéraires dont le sol était jonché ou qui restaient encore adossées à quelques piliers ; mais j'étais impatient de rejoindre Polia qui était restée près du rivage, et de laquelle je m'étais insensiblement éloigné. Je dirigeais vers elle mes pas empressés, lorsque je heurtai du pied le couvercle d'un petit sarcophage

presque enterré; la pierre se renverse, et me laisse appercevoir dans l'intérieur un joli vase d'une conservation parfaite: je le retire aussitôt avec une extrême précaution du sarcophage qui l'avait si bien préservé des ravages du temps; sa hauteur n'excédait pas deux palmes; la matière était de cette terre fine, légère et d'un ton rougcâtre, que les anciens savaient travailler d'une manière si précieuse, sur-tout dans les fabriques de Nola; sa forme était parfaite; c'était celle d'un œuf ouvert et évasé dans son extrémité supérieure: l'artiste avait tellement suivi ce modèle donné par la nature, que le couronnement, porté sur un col rétréci, paraissait formé de la calotte renversée de ce même œuf, tandis que j'en retrouvais la pointe sous le pied du vase en le soulevant; deux anses tournées en forme de nattes l'accompagnaient avec grace. Un vernis noir du plus beau poli remplissait les

champs du fond rouge de la terre, où l'artiste avait tracé des ornements d'un goût exquis, et sur-tout des peintures d'un prix inestimable ⁽¹⁾. Mon cœur battait de joie : je ne pus résister au desir de faire à Polia l'hommage de ma découverte; je plaçai doucement le vase sur mon bras replié, et le soutenant par l'une de ses anses je courus le lui présenter. Quel trésor m'apportez-vous, me dit cette beauté divine, et par quel miracle ce chef-d'œuvre de l'art s'est-il conservé au milieu de tant de débris? Ah! lui dis-je, c'est sans doute un présent que Minerve voulait faire à Polia; c'est un prix qu'elle décerne à son respect pour la vénérable antiquité. Il est vrai, reprit Polia,

(1) Ce vase est du genre de ceux qu'on nommait *hydria*, c'est-à-dire propre à contenir de l'eau.

On y mettait aussi de l'huile; d'autres fois ils servaient de prix dans les jeux; plus ordinairement ils faisaient l'ornement des festins, ou, exposés sur des buffets, ils étaient comptés entre les riches ustensiles d'une maison.

je n'ai jamais pu voir sans admiration le travail des anciens dans ces sortes d'ouvrages grecs, que l'on appelle souvent mal-à-propos vases étrusques; quelques noms grecs y sont d'ailleurs inscrits; lisons:

ΘΗΣΕΥΣ ΙΠΠΟΛΥΤΗ ΔΕΙΝΟΜΑΧΗ
Thésée. Hippolyte. Deïnomaché.

La forme de ces caracteres se rapporte, ainsi que le style épuré du dessin, aux beaux jours de la Grèce, vers le siècle d'Alexandre.

On eût encore reconnu le sujet historique sans le secours de ces noms: c'est Thésée qui combat cette superbe reine des Amazones, jalouse amante armée contre un infidèle. Hélas! elle reçoit elle-même le coup mortel qu'elle lui destinait! sa tête se penche sur sa poitrine; la mort est déjà dans ses traits; le coup de sa longue lance va se perdre sur le bouclier du héros: il est

à pied dans la plus fiere attitude; et le coursier de l'Amazone se cabre devant lui. Deïnomaché, compagne d'Hippolyte, est accourue à sa défense; elle ajuste une fleche sur son arc redoutable; son pied levé, sa jambe raccourcie, attestent la vigueur du coup qui va partir: vains efforts! elle ne peut que venger son amie; scene à la fois terrible et touchante, où la vengeance de l'amour trahi, l'amitié fidele, le courage héroïque, sont portés à la plus sublime expression. Quel art! quel sentiment profond n'a pas guidé la main de l'artiste dans cet admirable dessin! Vois-le tracer avec rapidité sur l'argile encore molle ces traits fins ou nourris que le pinceau transmet à la matiere: la main qui le dirige avec tant d'habileté détermine et fixe à jamais le contour de ces formes, où brille une beauté plus qu'humaine, dont le type est une idée sublime. Rien de plus beau, de plus noble,

de plus animé que ce Thésée ; son corps est nu , suivant le costume héroïque ; sa tête est seulement couverte d'un casque élevé à crinière flottante ; un baudrier qui traverse sa large poitrine suspend le glaive qui s'accole à son flanc ; l'arme dont il se sert contre la fougueuse Amazone est une longue pique qui va percer ce cœur plein de colere et de dédain , autrefois plein d'amour ; sa jambe droite étendue en arrière marque l'élan qu'il a pris , tandis que tout son corps repose sur la gauche. Cette sublime attitude d'un héros combattant à pied contre un cavalier terrible méritait d'être transmise au marbre , et de former seule un chef-d'œuvre de l'art ⁽¹⁾. Mais je te vois , cher Poliphile , trop profondément affecté de l'expression que l'artiste a su donner à cette reine infortunée ; tu ne m'en-

(1) Elle se retrouve dans la belle figure connue sous le nom du Gladiateur de la ville Borghese.

tends plus, et je chercherais en vain à fixer ton attention sur le costume curieux des deux guerriers, et dont ce tableau est peut-être la seule tradition depuis que le temps destructeur a dévoré les fameuses peintures du Pœcile d'Athènes.

Je veux pour te distraire te faire remarquer sur ce vase précieux une autre peinture plus faite pour plaire à deux amants fideles.

Puis-je me lasser de t'entendre, ô ma divine amie ! les Muses ont orné ton esprit, et l'Amour lui-même, ce dieu plus éloquent que Mercure, met dans tes discours un charme inexprimable. Polia sourit et continue : Lisons encore les noms de ces trois personnages :

ΠΟΛΙΤΕΣ ΦΥΛΟΝΟΗ ΔΕΙΝΟΜΑΧΗ
Politès. Phylonoé. Deïnomaché.

Ces noms sont moins fameux ; mais sans

doute ce sont les noms de deux jeunes amants et d'une tendre mere: il est touchant de les voir arriver jusqu'à nous à travers les siècles. Ah! c'est peut-être un ordre du destin de les faire revivre et de les honorer. Le souvenir de ce qui est généreux et bon, tu le vois, ô Poliphile! est impérissable; un respect religieux se fait sentir à l'aspect de cette scene touchante. Ce beau jeune homme vêtu simplement de la chlamyde, appuyé sur un long bâton, et le pétase ⁽¹⁾ rejeté sur son épaule, se présente avec cette joie modérée qu'inspire l'approche des mysteres; il vient recevoir sa jeune épouse: la mere, qu'on reconnaît si bien à sa noblesse, à ce mouvement plein d'affection, lui présente la coupe solennelle, cérémonie si révéree dans l'antiquité.... Je vois, dis-je en interrompant Polia, la jeune épouse dans Phy-

(1) Chapeau à larges bords, de la forme des nôtres.

lonoé; son front virginal est paré d'une bandelette ornée de palmettes, et surmontée de rayons; son attitude respire la pudeur et la grace la plus naïve; ses regards baissés, le mouvement de ses mains qui rassemblent son manteau autour d'elle, font sentir combien elle est profondément émue; son ame étonnée s'ouvre aux premières impressions de l'amour. Telle je te vis, ô ma Polia! modele des graces, en présence de la prêtresse de Vénus, quand elle te demanda le serment sacré. O moment plein de charmes! source de félicité! quel pinceau digne d'un si bel emploi en conservera le souvenir? Eh bien! reprit Polia, que ce vase précieux en devienne lui-même le monument! que Minerve le préserve à jamais de tout accident! et que successivement défendu par des mains amies des arts il fasse les délices d'une longue suite d'admirateurs heureux de le posséder, plus heu-

reux s'ils en apprécient dignement comme nous le prix et les beautés!⁽¹⁾

Ainsi parlait la belle Polia, et je recueillis avec avidité les paroles qui sortaient de sa bouche, lorsque j'aperçus l'Amour radieux voguant sur une barque légère, et qui allait aborder de notre côté. L'éclat de sa beauté m'éblouit, et je fus obligé de porter un instant la main sur mes yeux brûlés de sa lumière. Je ne pouvais me lasser d'admirer ses cheveux blonds et si légèrement bouclés, ses yeux doux, mais vifs et perçants, ses joues parées de couleurs si vermeilles, que la plus belle des roses eût perdu son éclat en se plaçant à côté: son corps était d'une blancheur qu'on ne pouvait fi-

(1) Jusqu'à présent le vœu de Polia n'a pas été stérile. Ce vase précieux, retrouvé en Italie par l'éditeur actuel du *SONGE DE POLIPHILE*, est devenu l'un des objets les plus précieux du cabinet de cet amateur: ce petit monument vient d'être illustré par deux dissertations très détaillées; l'une du professeur Millin, l'autre du savant Visconti.

xer long-temps; et deux ailes purpurines, glacées d'azur et d'or, effaçaient les brillantes couleurs que le col du fier oiseau de Junon présente aux rayons naissants du soleil.

Nous restâmes long-temps inclinés, Polia et moi: il s'approcha, et je vis avec quel plaisir il considérait les attraits de ma chère Polia.

Nous entendîmes bientôt cette voix divine qui d'un mot dissipe les orages, calme les tempêtes, et peut à son gré troubler ou rassurer l'univers; cette voix qui sur-tout sait si bien se faire entendre aux cœurs.

Belle Polia, et toi, Poliphile, nous dit-il, amants soumis depuis long-temps au culte de la déesse de la beauté, et qui venez de faire profession dans son temple; vos prières sont parvenues jusques aux pieds de l'immortelle: ma mere consent à exaucer vos vœux; elle m'a chargé de vous faire con-

naître son empire : je vous prends donc sous ma protection ; entrez dans ma nacelle ; ne craignez rien ; quoiqu'elle soit diaphane, elle brisera les rochers qu'elle pourrait rencontrer, nul ne saurait l'entamer ; je serai moi-même votre pilote : rassurez-vous ; tout enfant que je vous parais, j'ai tant navigué que j'ai beaucoup d'expérience.

Nous nous lançons dans la barque, où nous apperçûmes six belles nymphes agitant leurs avirons.

Cette jolie nacelle, formée d'un nautille de crystal, était parfumée d'une mixtion qui exhalait une odeur si suave, que le zéphyr venait souvent en emprunter des parcelles pour les rendre aux fleurs dont il est le plus amoureux, et ces fleurs innocentes s'épanouissaient sans défiance au souffle de l'inconstant.

Les nymphes qui nous servaient de rameurs, vêtues avec élégance et légèreté,

dessinaient par leurs mouvements les plus souples contours à travers l'étoffe transparente de leur tunique; le vent agita doucement des cheveux d'or ou d'ébène, qui voltigeaient à son gré, et venaient de temps en temps caresser leur sein d'albâtre; leurs bras soulevant l'aviron léger se déployaient avec grace: elles s'appelaient en folâtrant. Je ne retins que les noms des deux premières; elles se nommaient *Mystere* et *Volupté*.

L'Amour, voulant aller plus vite, se plaça bientôt sur la poupe, et là, déployant ses ailes, il ordonnait aux zéphyr de souffler; il se formait ainsi des voiles; la barque glissait rapidement; un léger sifflement se faisait entendre, et le rivage au loin s'enfuyait.

Jamais voyage ne fut plus délicieux; Diane et la fiere Pallas elle-même n'eussent pu se défendre de la volupté qui pénétrait nos

cœurs : jugez de ce que devaient éprouver ceux de deux faibles mortels.

J'admirais les ailes de l'Amour et ces reflets charmants que le vent et le soleil promenaient sur la plume ondoyante où ils répandaient successivement tous les feux du diamant, du saphir, et de l'émeraude : mon œil, pour se délasser, s'abaissait sur l'onde transparente, au fond de laquelle on distinguait sans peine les plantes marines, les poissons, et les coquillages, émailler de mille couleurs le sol humide et recouvert d'un sable argentin.

Je n'essaierai pas de rendre l'agrément des sites que nous traversâmes, tous mes efforts seraient inutiles ; des bords fleuris ombragés de myrtes et de lentisques ; des isles sans nombre dont la verdure se réfléchissait dans le crystal des eaux et semblait leur appartenir ; le chant de mille oiseaux qui se rendaient sur notre passage pour cé-

l'ébrer la présence de l'Amour; tels étaient les prodiges que la nature offrait à nos yeux, quand un spectacle plus extraordinaire les frappa.

Les dieux marins, avertis du passage de celui qui les embrase à son gré, même au sein de leurs demeures liquides, s'avancèrent en troupe pour lui rendre hommage.

Le bouillant Neptune à la barbe longue et touffue, armé de son lourd trident, se montrait sur un char traîné par deux baleines; plusieurs rangs de Tritons le précédaient et marchaient à ses côtés, faisant résonner les buccins et les autres instruments nés dans leur empire: des Néréïdes, portées sur des dauphins, en se jouant avec eux, accompagnaient ce bruyant cortège; on y voyait Nérée et sa fidele Doris, Ino et Mélécerte, dans des chars formés de la dépouille d'une énorme tortue; ils voguaient près du vieux pere Océan et de la belle Am-

phitrite, portés sur un quadrigé attelé de chevaux marins plus blancs que l'écume battue par un fougueux torrent : une troupe mélodieuse de cygnes au col d'argent s'avancait avec gravité, ou par un vol rapide entourant la barque, rendait à l'Amour l'hommage de ses chants : jamais triomphe ne fut plus brillant et plus rare ; j'en faisais remarquer les détails à Polia encore embellie par le plaisir.

J'admire la variété de la nature, me disait-elle ; ces peuples de poissons, inconnus pour la plupart, sont soumis à l'Amour ; leurs familles nombreuses croissent et se dévorent, afin d'obéir aux ordres du Destin ; ils forment une maille dans la chaîne éternelle qu'il laisse échapper à tout moment de ses mains, et dont les dieux ne sauraient eux-mêmes arrêter l'inévitable mouvement : les instants, les jours, les mois, les années, les siècles enfin sont attachés

après cette chaîne immense; Saturne, par son vol mesuré, l'entraîne malgré nous dans l'empire de Pluton; il la porte au noir Vulcain, qui la reforge sans cesse, la roule de nouveau, et va la rendre au Destin.

CHAPITRE XX.

L'AMOUR PILOTE.

CUPIDON riait de nos surprises; il allumait de plus en plus dans mon cœur ce feu, ces desirs, présents chers et si funestes, que l'on voudrait éteindre, et dont cependant on craint de voir la fin. Il dit à Polia : Belle qui voyagez avec l'Amour, vous devez vous attendre à quelques nuages légers; je vois le ciel se rembrunir. A peine il avait fini ces mots qu'un vent impétueux s'élève et fait balancer notre nacelle, l'onde s'enfle et se tourmente : Bon ! dit-il, Neptune prend ici sa revanche; mais je suis assez bon marin, et nous verrons; j'accepte le défi. Disant ces mots il saute soudain au gouvernail, et fend avec adresse les vagues,

qui s'élancent, s'amoncelent, se roulent, écument, et blanchissent en mugissant.

La barque échappe: l'Amour rit de tant de vains efforts; il se tapit et resserre ses ailes, puis fait signe à l'une des nymphes de hisser le pavillon. Les fils d'Éole, irrités de cette bravade, croient pouvoir l'enlever; mais l'Amour plus malin l'avait fait découper à jour, en sorte que leur souffle furieux n'y pouvait avoir de prise et passait à travers.

On lisait sur cette banderole, *Omnia vincit Amor*. L'Amour voltigeait de la poupe à la proue, rétablissait l'équilibre, et se riait d'eux: la victoire lui demeura, le ciel s'éclaircit; Phébus y reparut brillant, et semblait applaudir au triomphe que le fils de Vénus obtenait en jouant sur l'élément perfide, et malgré tous les dieux.

Le zéphyr réparait; l'Amour secoue et déploie ses ailes humectées de la pluie, les

nymphes reprennent les avirons, nous recommençons à voguer; les flots sont apaisés, et l'onde plus docile obéit aux efforts de la rame légère. La gaieté renaît avec le calme, et les nymphes célèbrent son retour par leurs chants. Polia, dit l'Amour, je le sais, vous chantez : les talents sont les plus sûrs moyens de plaire; vous les possédez tous; ne nous privez pas du charme de vous entendre, unissez votre voix à celles des nymphes; et puisque vous avez bravé comme elles tous les dangers dont nous menaçait le terrible Neptune, vous devez aussi vous unir aux chants de la victoire.

Polia rougit et se mit à chanter : sa voix céleste et pure célébra les richesses qui font l'ornement des villes, la beauté des campagnes, la majesté des arts, les riches tableaux de la nature, et tout ce que Jupiter créa pour ennoblir les jouissances des hommes.

N'oubliez pas, lui disais-je tout bas, divin Polia, n'oubliez pas les charmes et le pouvoir de l'Amour; que ne pouvez-vous lire dans mon cœur! vous chanteriez ses feux et votre propre image. Polia souriait, et le modèle de tant de perfections s'embellissait encore.

Les nymphes chanterent les lois de Vénus; elles osèrent raconter aussi les ruses de l'Amour; mais Polia reprit, et chanta ses bienfaits: Vous les partagerez, belle Polia, lui dit-il avec grace; et quant à vous qui me trahissez en dévoilant mes tours, nymphes lutines et folâtres, je vous en ferai voir que vous ne connaissez pas: vous aurez à faire, si vous voulez, de nouveaux couplets pour les redire; mais je suis sûr au moins que vous tairiez les noms.

Grace, s'écrient-elles toutes ensemble, grace, Amour, pour notre indiscretion! Il sourit, et du pied touchant un aviron légè-

rement incliné, il faisait jaillir sur elles de petites lames qu'il enlevait de la surface humide; il les en couvrait tour-à-tour en leur disant, Salut, salut, belles Naiades, recevez ces présents si frais et si brillants de la part de Neptune: vous craignez la rosée; c'est la parure des fleurs. Nymphes, de se courber pour éviter la pluie d'Amour; lui de recommencer et de rire aux éclats. C'est ainsi que gaiement nous abordâmes aux rives de Cythere.

CHAPITRE XXI.

L'ISLE DE CYTHÈRE.

VOILA, disais-je à Polia tout émue en touchant cette isle fortunée, voilà sans doute le terme de notre voyage; ici l'Amour a promis de nous prodiguer ses bienfaits. Imprudent! me dit-elle tout bas, peut-on se fier à l'Amour?

La beauté du port où nous abordâmes ne saurait se décrire: c'était un bel amphithéâtre de riches palais et d'élégantes verdure, berceaux de fleurs, bosquets délicieux, tableaux rians, que les forêts trop sombres et l'aspérité des montagnes sauvages ne rembrunissaient pas.

Mille fontaines jaillissantes faisaient briller leurs eaux, et présentaient au jour leurs prismes émaillés des couleurs de l'Iris; des

ruisseaux se précipitaient du haut de la colline, se divisaient en filets plus petits, et se réunissaient de temps en temps pour former des lacs aux bords fleuris, qui servaient de miroirs aux Amours voltigeants, ou de bassins à ceux qui glissaient sur leur surface. Les brouillards n'approchaient point de ce crystal limpide, et l'insensible évaporation s'en faisait par le moyen des fleurs qui bordaient leurs contours.

Sur ces eaux, sur leurs isles, le printemps régnait seul, et jamais l'hiver austère n'en approchait; mais on y jouissait des trésors de l'automne; et si l'été embrasait de ses feux la plaine et les rivages, il n'osait en pénétrer les bosquets couverts, ni les grottes rafraichies par tant d'eaux salutaires, et l'abri du feuillage les défendait d'un souffle trop ardent. Cette isle était l'heureux asile des dieux; ils y venaient se délasser des grandeurs de l'Olympe: mais

il fallait avoir pour y pénétrer une empreinte du bracelet de Vénus donnée par elle-même; ce qu'elle n'accordait qu'avec une extrême réserve. Mars y venait souvent, et jamais Vulcain n'y entrait; il y trouvait trop d'eau, et le frileux ne s'y plaisait pas.

Ce territoire n'est pas très étendu; situé au milieu de la mer, le sable brillant qui l'environne semble une poudre de cristal; on y trouve aussi des pierres précieuses de presque toutes les espèces, et une grande quantité d'ambre, de perles et de corail est parsemée sur le rivage.

Une plantation de beaux arbres l'environne; des haies de myrte en forment la clôture: le théâtre occupe le centre de l'île, dont la forme est à-peu-près circulaire: vingt rayons tirés de ce centre à la circonférence en forment les principales communications, qui sont bordées d'arbres de toute espèce; les lauriers, les orangers, n'y sont

point épargnés, et forment des berceaux où les tons de verdure diversement nuancés, les fleurs et les fruits, offrent aux yeux l'harmonie des couleurs, à l'odorat la suavité des parfums, au goût leur saveur délicieuse.

Des animaux d'especs variées y vivent en bonne intelligence, nourris par les soins de la déesse; ils font l'amour et point la guerre, ne fuient pas à l'aspect du voyageur, et se rapprochent même avec complaisance de la main qui les flatte.

Vénus, née de la mer, aime les coquillages; les grottes sont ornées de leurs émaux brillants; l'art en forma des baignoires, des bassins, des fontaines; les cristaux y sont réunis; leurs formes régulières s'opposent aux contours sinueux des plantes qui serpentent, les pressent, les entourent, y marient le feu de leurs couleurs. Les trois regnes ainsi rapprochés, confondus, plaisent à

l'œil, occupent l'esprit, préparent à l'artiste, au savant, ce tourment, ce besoin du savoir, qui font aussi ses jouissances.

Vénus, amie des arts, se délasse souvent par l'étude, de l'occupation des plaisirs; et la sagacité d'une déesse qui connaît tous les moyens, les secrets que la nature dérobe à nos yeux, alors même qu'elle étale la pompe de ses richesses, lui fait un jeu de ces sciences, dont l'homme apperçoit seulement les légères surfaces, mais dont sa vanité croit découvrir les profondeurs.

Cythérée inspira dans la Grece autrefois Pygmalion, Zeuxis, Praxiteles; elle voulut embellir son domaine de leurs chefs-d'œuvre. Sostrates, Pitheus, Hermodore, ont tour-à-tour dirigé l'ordonnance de son palais, de ses jardins, et des monuments qu'elle y voulut réunir; son goût ordonna tout, échauffa leur génie; et sa généreuse reconnaissance attachait l'immortalité à leur

nom. Apollon composa leur éloge, et les Graces le répérent: c'est pour elles qu'ils travaillèrent, c'est par elles que nous les connaissons. La déesse de la beauté se montrait quelquefois sans voile à leurs yeux éblouis, et les encourageait d'un mot, d'un doux sourire: c'est sans doute un léger souvenir des merveilles de Cythere et de Gnide, qu'ils ont reproduit dans l'Attique, à Corinthe, en Ionie, et qui excite encore aujourd'hui notre admiration dans ces contrées. Vénus voulut aussi que leurs noms fussent inscrits sur leurs ouvrages; elle s'honorait de les montrer aux dieux, et fière de la célébrité de ces artistes s'applaudissait de les avoir aidés à se rendre illustres.

Des portiques, des colonnades, habilement placés, et composés des marbres les plus précieux, opposaient leurs membres réguliers aux formes contrastées des arbres et des arbustes, à l'émail de leurs fleurs.

Ces monuments de la plus élégante architecture se découpaient agréablement sur le fond d'un beau ciel, ou sur les verts nuancés du paysage; tantôt aperçus de loin, ils piquaient la curiosité, qui se portait près d'eux pour les examiner; tantôt présentés subitement au détour d'un bosquet, ils excitaient la surprise, et faisaient éprouver à l'œil la jouissance d'un plaisir inattendu. Des vases, dont la forme, la matière et le travail étaient également recommandables, distribués abondamment, sans confusion, contenaient chacun des plantes rares et curieuses: on n'avait pas négligé d'inscrire leurs noms et leurs propriétés; en sorte qu'en prenant dans ces jardins enchanteurs l'exercice salutaire de la promenade l'esprit rencontrait par-tout l'avantage d'une instruction facile.

Était-on sensible au charme de la musique? la fauvette, le linot, le rossignol a-

meureux luttaienient avec les serins et formaient des concerts. Ces oiseaux et mille autres, variés par leur plumage et par leur chant, étaient consacrés à la déesse : on n'eût osé les interrompre ou les chasser sans encourir sa disgrâce ; aussi le perroquet, le merle effronté, venaient tout près vous saluer : l'un étalait pour vous plaire sa diffuse éloquence ; l'autre sifflait habilement les airs de la flûte de Pan ; le pinçon cherchait à l'imiter ; et la plaintive tourterelle, à la robe de perle, au col fin, irisé, tout entière à son amant, modulait des tons plus touchants et plus doux. Tout près un ruisseau murmurait, et Zéphyre en glissant à travers le feuillage mêlait son souffle à cette vivante harmonie.

Le sable du Pactole couvrait le sol de ces bocages, où le mica brillant, la nacre, le cinabre, la poudre de lapis, en nuançaient les sentiers, et recevaient sans les

blessier l'empreinte des pieds légers de la déesse lorsqu'elle parcourait ces lieux. Nous découvrîmes encore au détour d'une allée l'une de ses impressions, et nous admirâmes long-temps les contours épurés de son pied délicat : le statuaire épris eût modelé cette trace; et peut-être l'art que Phidias portait à sa sublimité dut-il son origine à quelque empreinte ainsi laissée au hasard sur l'argile : il faut pour créer un chef-d'œuvre montrer quelquefois si peu de chose aux regards perçants du génie ! Une ombre vacillante observée par l'Amour fit naître le dessin sous les doigts de Dibutades; et lorsqu'Homère peignait avec les couleurs de la volupté la ceinture de Vénus, la brillante imagination du poète, émue par les objets charmants dont la Grèce était peuplée, lui avait sans doute rappelé dans l'illusion d'un songe les trésors que la beauté prodiguait à son amour, et

dont elle payait ses chants aux beaux jours de sa jeunesse.

Nous vîmes sur un joli canal , que bordait un double rang d'orangers , s'établir une joûte entre des nacelles de deux couleurs , dirigées , les unes par de jeunes garçons , les autres par de jeunes filles couronnées de fleurs ; ils s'exerçaient aux manœuvres , et s'entre-choquaient très vivement : c'était un vrai combat naval ; on en vint même à l'abordage sur plusieurs barques ; on fit des prisonniers , on couronna les vainqueurs ; et souvent les femmes eurent l'avantage , tant la ruse et l'adresse l'emportent sur la force ! Le sang ne coula point dans ce terrible combat , mais on vit plus d'un pilote démonté , et par fois une leste Amazone , pour échapper plus sûrement à son trop pressant adversaire , s'élancer , en riant , dans le crystal de l'onde , devenir naïade plutôt que prisonniere ; demander

un asile aux poissons d'or et de corail, ou combattre avec eux s'ils voulaient disputer; revenir sur leurs dos écailleux à la surface des eaux, regagner leurs galeres, et narguer par un nouveau défi celui dont elles avaient si bien évité la poursuite.

Qui pourrait peindre tous les amusements de ce délicieux séjour? S'enfonçait-on dans les bosquets, c'était de nouveaux jeux et de nouvelles scenes; on entendait les chants, les instruments champêtres, régler les pas des danseurs sur les gazons fleuris; d'autres s'y reposaient mollement et amusaient leurs loisirs d'une histoire piquante, accordaient leur guitare, ou demandaient à leurs pipeaux quelques airs, qui leur étaient payés par un sourire de leur bergere.

Qui n'eût voulu passer ses jours dans cette isle fortunée! J'en fis à Polia la douce proposition. Pour s'y fixer sans regrets il

faut avoir tout vu, mon ami, me dit-elle : poursuivons ; d'autres merveilles nous attendent, et la déesse pourrait nous demander compte du seul objet que peut-être nous aurions négligé d'observer. Sa raison l'emporta, et nous suivîmes une belle voie à la romaine, pavée de marbre blanc, qui conduisait au cirque de verdure. Nous vîmes à droite et à gauche de cette route des champs fertiles que labouraient des bœufs d'une blancheur éclatante ; de joyeux cultivateurs célébraient par leurs chants l'aurore matinale, les rayons de Phébus, et la rosée du soir ; leur chien fidele, couché sur leurs manteaux, attendait que le dernier sillon fût creusé pour retourner en jappant devant les bœufs tranquilles : la ferme était voisine ; on l'apercevait par-dessus les palmiers et les pins.

On entendait le cri perçant du coq ; le paon faisait la roue sur le toit de la grange ;

étalant avec orgueil la riche parure des cent yeux d'Argus, il semblait dire: Soleil, regarde-moi; ma beauté le dispute à la tiennne; Junon le veut ainsi; je suis le roi de la nature. Mais, si dans les transports de sa joie l'orgueilleux satrape chantait, le peuple volatil adjugeait la couronne au rossignol; et celui dont la richesse vaine faisait tout le mérite voyait s'échapper l'empire de l'univers: on adjugeait le prix au talent.

A ces champs succédaient des vergers d'arbres de toute espece; leurs tiges alignées en quinconce se partageaient avec égalité les rayons du soleil et les suc de la terre; leurs fruits mûrissaient à l'envi, en appelant les fleurs pour la saison prochaine; plusicurs même pressés de produire n'attendaient point, les mêlaient aux trésors de Pomone, et présentaient sous un feuillage verd l'été, l'automne, et le printemps.

Le chevrefeuille, la vigne et le houblon, s'unissaient en guirlande, suspendus à la tige des arbres; l'écureuil léger les traversait d'un saut, grimpait de branche en branche, allait, venait, lesté comme l'oiseau, et de son œil malin vous appelait à le poursuivre. Ainsi, mais avec moins d'art, on voit dans les champs de la Sicile et de l'Italie la vigne et l'ormeau confondus offrir aux voyageurs leurs fruits et leur ombre hospitalière, inviter le peintre à saisir ses pinceaux, varier à chaque pas toutes les formes et les modèles qui font tour-à-tour son désespoir et ses délices.

CHAPITRE XXII.

L'AMPHITHÉÂTRE.

SITÔT que nous eûmes parcouru la plupart des bosquets de cette isle enchantée, nous entendîmes l'harmonie d'une musique moitié militaire et moitié champêtre qui nous semblait se diriger vers la grande place, et nous y portâmes aussi nos pas. Nous rencontrâmes plusieurs bataillons de nymphes amazones richement vêtues, et armées à la légère, qui s'étaient réunies pour faire honneur à Cupidon, dont elles venaient d'apprendre l'arrivée : elles avaient à la tête de leur peloton des étendards variés de forme et de grandeur, des trophées de guerre et d'amour, des couronnes, des drapeaux, des devises, et divers attributs dont l'ajustement et la composition appro-

chaient de la forme des enseignes romaines ; quelques unes étaient terminées par les figures des dieux et des déesses ; nous y distinguâmes, entre autres, celles de Mars, de Vénus, de Psyché, et celle de l'Amour.

Ces troupes élégantes allaient en ordre et défilaient avec grace ; la richesse de leurs vêtements, de leurs ceintures, de leurs bracelets, de leurs aigrettes enrichies de diamants, étincelait aux rayons du soleil : un des bataillons attira sur-tout nos regards par la beauté des nymphes, l'éclat de leur parure et par leur démarche fière ; c'était Psyché elle-même qui marchait à la tête : sur son habit transparent et léger se drapait un manteau de la plus riche étoffe ; elle portait un sceptre d'or en forme de fleche, et une couronne d'étoiles dont chacune était d'un seul brillant ; on ne pouvait en soutenir la vue : ses brodequins étaient enrichis de perles orientales.

Nous convinmes, Polia et moi, qu'avec une milice pourvue de tant d'attraits, et si parfaitement sous les armes, il n'était pas surprenant que l'Amour eût fait tant de conquêtes: quel cœur de fer pouvait s'en affranchir? à leur vue les plus fiers se rendaient, leur nombre allait toujours croissant, et ne pouvait se compter.

Un char tout brillant d'or, que traînaient deux dragons ailés, fut amené devant l'Amour; avant d'y monter il embrassa Psyché, qui lui couvrit le front de ce bandeau fatal dont chaque amant a la copie d'étoffe plus ou moins épaisse: il tenait à sa main son arc redoutable, et tous les cœurs étaient menacés des traits acérés de son carquois; la plupart des pointes étaient d'or, et, sans être parfaitement trempées, rien ne leur résistait; plusieurs étaient de plomb faciles à s'émousser.

Devant ce char marchaient deux cou-

reurs élancés, portant chacun un vase des plus riches, de belle forme, et bouché soigneusement : une nymphe nommée *Philédès* ou *Volupté* se faisait porter devant sur un palanquin, les yeux à demi-fermés, montrait les vases, et semblait les offrir à tous ; elle était couronnée de roses, et ses appas n'étaient voilés que d'un nuage de parfums ; ils sortaient d'un cassolette sur laquelle on lisait en grec, *peu de durée*. Cette gracieuse déesse nous offrit le choix des vases, et toutes ses faveurs ; on nous apprit qu'ils contenaient, l'un, des poisons nombreux et variés, avec mille projets insensés et des crimes de toutes especes.

Dieux ! s'écria Polia, quel pouvoir malheureux, et quelle horrible richesse ! L'autre, lui dit-on, vous plaira davantage ; il contient des talents, des vertus, tous les arts que le désir de plaire peut inventer ou perfectionner, la noble émulation, la carte

où sont tracées les routes de la gloire, mais elles sont par-tout entrecoupées de chemins dont la ressemblance est si parfaite entre eux qu'il est facile alors de se méprendre; aussi bien des héros s'y trompent, voient de loin son temple au sommet d'un temple élevé, et n'y peuvent atteindre; d'autres presque au sommet chancelent et sont précipités.

Polia me sourit en disant, Mon ami, vous plaî-t-il d'y monter? Il n'en est pas besoin, repris-je, nymphe divine; je craindrais de vous perdre en la cherchant, je craindrais de mériter la faveur de cette déesse altière: pour moi son temple est à vos pieds.

Au moment où nous parlions, le bataillon nous entoura: deux nymphes de la troupe vinrent à nous; l'une d'elles nommée *Hymeria* ou *Desir* s'approcha de Polia, l'autre *Crototimoride* ou *Tourment d'amour* s'adressant à moi, elles nous prirent cha-

cune la main et nous placèrent en tête d'une foule d'amants qui suivaient pareillement, rangés deux à deux.

L'Amour allait partir; il lui manquait son flambeau; une nymphe le lui présenta; il sourit, le secoua, et regardait voler les étincelles, qui se dirigeaient toutes au sein de quelque couple charmant, et reparaissaient à l'instant dans leurs yeux.

Deux autres nymphes s'approchèrent de nous; elles nous unirent, Polia et moi, avec des chaînes de fleurs, et nous attachèrent au char de l'Amour, en riant de notre surprise. Cet esclavage eût pu nous contrarier si nous l'eussions subi chacun isolément; mais partagé avec ce qu'on aime il devient plutôt un soutien qui vous aide à traverser le fleuve de la vie.

Le char partit au pas; Psyché suivait à pied comme nous avec ces nymphes, s'appuyant sur son sceptre en forme de fleche,

et portant de l'autre main une petite lampe antique de jacinthe orientale: elle était suivie d'un groupe de *canephores*, jeunes filles portant des corbeilles remplies de fleurs; venaient ensuite les *trophigères* ou porte-enseignes, les *pyrgophores*, espèces de licteurs portant des faisceaux et des armes, enfin les *osmophores* chargées d'encensoirs et de cassolettes exhalant les plus doux parfums; d'autres portaient des vases d'or au col étroit remplis d'essences, et dont le sommet percé d'une infinité de petits trous faisait l'office d'arrosoir; au moyen d'une pompe placée dans le pied elles en faisaient jaillir la rosée sur ceux qui composaient le cortège: les musiciens venaient ensuite; des chanteuses couronnées de fleurs les précédaient; ils faisaient résonner l'air de leurs concerts; et cette musique était comparable aux accords d'Apollon lorsqu'il chante sur le Parnasse et s'ac-

compagne de sa lyre au milieu des neuf Sœurs.

L'imagination du lecteur doit suppléer à la faiblesse de mes descriptions; en les parant de tous les charmes de son invention, il n'approchera que difficilement de la pompe de ce spectacle: il est d'ailleurs certains simulacres du culte des anciens qui ont rapport à l'éternelle reproduction de la nature, dont les différents groupes portaient en triomphe les signes extérieurs avec la figure du dieu Pan, et dont nos mœurs plus sévères, sans être plus pures, ne permettraient pas l'exposition. Tout ce qu'il m'est possible de dire, c'est que devant ces signes religieux, portés par deux Satyres, une Bacchante couronnée de lierre, et vêtue d'une tunique ouverte sur les côtés, dont le zéphyr agitait à volonté les deux pans, faisait des libations du lait qu'elle exprimait d'un buste de la nature: une au-

tre portait un œuf ouvert, et un jeune enfant qui en sortait.

On y voyait aussi le simulacre hiéroglyphique du Sérapis des Égyptiens: c'était un monstre à trois têtes; l'une de lion, l'autre de loup, et la troisième de chien, environnées d'un serpent qui formait un disque en se mordant la queue. Cette enseigne, emblème du grand tout et de ses principes divers précédait immédiatement le char de l'Amour, auquel nous étions enchainés par des liens de roses.

Les nymphes égayaient notre marche par mille propos joyeux: nous arrivâmes, en passant sur un tapis de fleurs, à la place qui précédait un vaste amphithéâtre; ce monument semblait plutôt l'ouvrage des géants ou des dieux que celui des trop faibles humains.

Ainsi lorsque le voyageur après avoir traversé le forum de cette Rome antique, en-

core la reine des cités par les augustes monuments des arts, est frappé d'admiration en voyant la masse imposante du colisée, monument de Titus, dominer sur les sept collines environnantes, il doute un moment si le génie des hommes a pu concevoir de tels projets, si la force limitée de leurs bras a pu les exécuter; puis pensant à son intelligence, aux idées de gloire qui lui font chercher tous les moyens de prolonger son existence, au secours qu'il reçoit des sciences et des arts, à la réunion de tout un peuple en un seul corps, sous un chef puissant qui le dirige, il ne voit plus dans ce prodige que le résultat de la sagesse divine, et l'œuvre du créateur; il voit aussi la main du temps qui punit trop d'orgueil, et il cherche alors sur les gradins de cet amphithéâtre ces chefs de légions, et cet aigle vainqueur, ce sénat dont les décrets faisaient ou défaisaient les rois de l'univers,

ces historiens profonds, ces éloquents orateurs ; il n'y trouve qu'un peuple de mentants que prêche un hermite ignorant et souvent hypocrite à la fois, des autels sans honneurs, et des saints sans crédit : l'artiste regne seul dans cette vaste enceinte ; un crayon à la main, riche de souvenirs, il voit Rome entière, son faste et sa gloire dans un bloc mutilé qu'un reste de bas-relief décore ; ombragé par le pin altier ou l'acanthé sauvage, son art rétablit et fixe d'une main habile ce que le temps allait anéantir ; le dessin achevé lui dispute sa proie, l'enlève, et la rend au génie.

Les revêtissemens des marbres les plus rares ajoutaient le précieux de la matière à la grandeur de la masse dans l'amphithéâtre de Cythere : on y voyait extérieurement des colonnes de porphyre à l'ordre du bas ; elles étaient de serpentín au second ordre, et de lapis à celui du haut ; toutes

les bases et les chapiteaux étaient d'or, ainsi que les ornements des frises et des corniches; la beauté du travail répondait à la richesse de ces matériaux; des vases, des bustes, des statues de bronze de Corinthe ornaient l'extérieur, l'enceinte, et les galeries intérieures; ce métal, moins éblouissant que l'or, faisait mieux valoir le talent des artistes qui avaient façonné ces chefs-d'œuvre.

L'Amour descendit sous un vaste portique dont les colonnes étaient d'albâtre transparent et poli; elles étaient creuses, et la nuit on y plaçait des lampes qui produisaient un effet de lumière magique et tout-à-fait harmonieux.

Des arabesques et des rinceaux du meilleur goût enrichissaient, avec d'autres sujets mythologiques traités en bas-relief, les vestibules et les parties intérieures des galeries pourtournantes : elles étaient pa-

vées en mosaïque de pierre fine et d'un dessin exquis; on y avait inséré de petits tableaux représentant l'histoire de l'Amour.

Les gradins de l'amphithéâtre étaient séparés les uns des autres par une espece d'appui creusé et rempli de fleurs; et le dernier contenait des arbustes qui se voûtaient en berceau au-dessus de la tête du dernier rang des spectateurs.

Au centre de l'arene était une fontaine jaillissante, du dessin le plus élégant, et que je décrirai plus bas: les deux nymphes qui nous accompagnaient détacherent nos liens, et nous y suivîmes la reine Psyché pour y faire les ablutions d'usage en entrant dans ce lieu.

CHAPITRE XXIII.

LA FONTAINE.

COMME nous approchions de cette fontaine merveilleuse, Polia et moi nous éprouvâmes une extase et un ravissement difficiles à exprimer : les sons de la musique nous frappaient davantage ; le parfum des fleurs avait plus d'empire sur nos sens ; les merveilles de l'art, les graces de la nature, dont toutes ces belles nymphes étaient pourvues, flattaient plus agréablement nos yeux ; l'approche de quelque divinité nous rendait plus sensibles, et semblait pénétrer tout notre être. Je me sentis plus enflammé pour Polia, et je lisais dans ses yeux qu'elle daignerait enfin récompenser tant d'amour.

Les eaux de la fontaine étaient autant d'essences distillées qui répandaient dans

l'air un parfum enchanteur; sa composition était admirable, c'était un plan hexagone: à chaque angle figurait une colonne de pierres fines, mais d'especes variées; le saphir, l'émeraude, la turquoise, le rubis, la topase, le jaspe et le béril en composaient les fûts.

A ces fûts étaient adossées de jolies figures de même matiere et d'un travail parfait; savoir, trois de jeunes garçons, et trois de jeunes filles; une septieme, placée en avant, isolée, et à une certaine distance des autres figures, était hermaphrodite. Chacune de ces colonnes soutenait le signe d'une des sept planetes; et les douze signes du Zodiaque étaient incrustés dans la frise; savoir, deux dans chacun des pans de l'hexagone: une coupole de crystal recouvrait ce charmant édifice; la position des étoiles fixes y était gravée et incrustée d'or étincelant, du poli le plus parfait. Sur un attique

de marbre noir on lisait en lettres d'argent
cette devise grecque :

LA VOLUPTÉ EST UNE FLECHE AIGUE
QUI NE PÉNÈTRE POINT LE CŒUR
SANS Y LAISSER DE TRACES.

Tel était à l'extérieur l'aspect de la fontaine ; mais l'intérieur nous était soigneusement caché par une draperie d'étoffe d'or qui en fermait exactement chaque pan. L'Amour s'en approcha, et présentant son sceptre à l'une des nymphes, lui fit signe de le remettre à Polia ; la nymphe obéit après nous avoir fait mettre à genoux : elle ordonna à Polia de soulever avec cette fleche le voile de la fontaine, ce que la timide Polia n'osait entreprendre ; l'Amour se mit à rire, et ordonna que la fleche me fût remise : malgré mon extrême embarras j'obéis et touchai de la pointe du sceptre cette magique draperie ; à l'instant elle se déchira :

peu s'en fallut alors que Polia et moi tremblants ne fussions éblouis; c'était Vénus elle-même! La déesse était au bain, et l'onde transparente laissait appercevoir les contours de ce corps divin et resplendissant de beauté: je n'osais y jeter que des regards furtifs, tant j'avais peur d'être puni de ma témérité.

Je n'essaierai pas de peindre ce que je vis; il n'est pas au pouvoir d'un mortel de décrire les charmes de Vénus; que chacun réunisse toutes les idées qu'il peut avoir sur la beauté, il n'approchera pas de tant de majesté, de douceur, de graces, de volupté. Vénus jouait avec des colombes qui, de leur bec et de leurs ailes, faisaient jaillir l'eau parfumée sur ses bras, sur son sein, et séparaient les contours ondulés des boucles de ses cheveux; tantôt elles venaient chercher dans ses mains les roses dont elles étaient nourries, et se gardaient sur-tout

d'approcher de son flambeau, qu'elle plongeait souvent dans l'onde pour l'échauffer, sans que cette flamme perdit de son activité. Debout et près de la déesse on voyait les trois Graces couronnées de fleurs; elles tressaient des guirlandes, s'enlaçaient dans leurs nœuds, et préparaient les voiles et les essences qui pouvaient être utiles à la déesse au sortir du bain. Polia et moi ne nous lassions pas de l'admirer; elle jeta un regard sur nous, et nous dit: Je vous vois, jeunes amants, rassurez-vous, et comptez sur ma bienveillance; je veux épurer votre amour mutuel, et qu'il soit à jamais constant: je vais charger trois de mes nymphes de conduire Poliphile dans la route du bonheur; trois autres me répondront de Polia. En disant ces mots elle fit signe aux nymphes, qui s'approchèrent, et nous apportèrent deux anneaux d'or en nous recommandant de la part de la déesse de les con-

server avec le plus grand soin, notre sort y étant attaché et figuré par une petite pierre taillée en forme d'étoile, qu'elles nommaient *antérote*, amour réciproque. Nous sûmes ensuite que mes trois nymphes se nommaient *Union*, *Constance*, *Attention*, et celles de Polia, *Fidélité*, *Prudence*, et *Pudeur*.

L'Amour voltigeait à côté de sa mere, il nous dit: Je dois aussi vous faire un présent, recevez celui-ci. Et le traître décochant une fleche nous visa droit au cœur. Le même trait nous perça Polia et moi: nous jetâmes un cri perçant; Vénus sourit, et s'approchant prit de l'eau dans une coquille, et la jeta sur notre blessure, ce qui nous fit éprouver un grand soulagement. Blessures d'Amour sont cruelles sans doute, nous dit-elle, mes amis; mais elles ne sont pas mortelles, et c'est toujours au prix de quelques peines que les humains et souvent même

les dieux doivent payer les plaisirs: ainsi l'ordonna le destin.

Elle parlait encore lorsqu'à la porte de l'amphithéâtre nous entendîmes un grand bruit; des cris de victoire, le cliquetis des armes, retentissaient au dehors: tout-à-coup la porte s'ouvrit, et nous vîmes s'avancer un guerrier terrible et menaçant; il ôta son casque en s'approchant de la fontaine, et son regard s'adoucit; il était suivi d'un loup; l'œil ne pouvait fixer sa brillante armure: il détacha le riche cimenterre qui pendait à son baudrier; les Graces s'en saisirent en riant, le passerent sur leurs épaules, et, malgré tous leurs efforts, avaient grande peine à le porter; les colombes se nichèrent dans son casque. Vénus accueillit le héros par un regard enchanteur; c'était Mars lui-même: aussitôt un nuage épais se forma et déroba ces dieux à notre vue.

CHAPITRE XXIV.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

OUBLIANT la perfidie de l'Amour, mais non les présents de Vénus et sa beauté, nous regagnâmes la porte de l'amphithéâtre par laquelle nous étions entrés; et nous y trouvâmes encore toutes les nymphes qui nous avaient accompagnés au triomphe de l'Amour. Polia et moi nous étions dans un ravissement qu'on ne peut exprimer, et nous recevions toutes les félicitations de l'assemblée sur l'accueil favorable que nous avions eu de la déesse et même de son fils; car ses blessures sont encore des faveurs. Nous parcourûmes de nouvelles parties des jardins et des bosquets après qu'on nous eut revêtus de robes blanches: les nymphes et Polia étaient couronnées de fleurs; j'en man-

quais seul : toutes se mirent donc à cueillir de petits bouquets; Polia les tressait avec art, et bientôt je reçus d'elle un présent si flatteur; elle le noua de ses cheveux et le posa doucement sur ma tête, après l'avoir pressé sur son sein : je lus mon bonheur dans ses yeux; elle m'assura du sien par un regard plus doux encore. Nous marchions à travers mille arbustes fleuris, sans trop les appercevoir, et nous arrivâmes près d'une source pure et claire qui s'échappait au travers des rochers de marbre blanc que recouvrait une tendre mousse à laquelle se mariait la camomille et la pervenche; on voyait aussi quelques juncs élevés qui couvraient de leur ombre diverses touffes d'orangers et de citronniers non en boules, arrondis et captifs, dans une caisse équarrie avec peine, et que le fer avait assujettie, mais libres, irréguliers, s'agitant, se courbant sous l'effort du zéphyr, et tels que la

*

..

nature les fit naître et fleurir à Cythere, à Paphos, et dans la fertile Ausonie; au-dessus de leur feuillage embaumé de hauts palmiers se balançaient dans l'air, et leurs branches flexibles arrondies en demi-cercle contrastaient avec de noirs cyprès, qui non loin de là s'élevaient en pyramide, et dont la cime semblait se perdre dans les nues; souvent on les voyait s'incliner en cédant aux aquilons, s'arrêter dans leur balancement pour toucher leur feuillage, et l'on eût dit que par ce léger attouchement le ciel et la terre se transmettaient les ordres des dieux immortels et les décrets immuables du destin.

Mille oiseaux célébraient par leur chant ce contact amoureux, et faisaient retentir du nom d'Adonis les échos environnants: tout près de là un berceau d'or, des myrtes fleuris et des roses ombrageaient son tombeau. Nous nous en approchâmes res-

pectueusement et en silence ; car le silence et la paix sont amis des tombeaux ; quiconque oserait les troubler et leur ravir ces biens deviendrait sacrilège.

Des marbres précieux, une riche mosaïque formaient le pavement et l'enceinte de ce lieu solitaire où reposait le chasseur jadis célèbre par sa beauté, par son malheur, mais sur-tout par le tendre sentiment qu'il sut inspirer à la déesse de Cythere.

Divers traits de sa vie étaient exprimés en bas-relief sur ce monument ; la jalousie de Mars, l'origine des roses, le bain de Vénus, se voyaient sur ses faces : une d'elles était réservée à retracer la mort de ce beau berger, au moment où, blessé par un sanglier féroce, il expirait et gisait étendu, attirant les regrets de tous les bergers des environs ; autour de lui étaient ses chiens fideles, également victimes de la fureur du monstre qu'il avait percé de ses traits.

Vénus accourait au milieu de ses nymphes, mais ni ses soins ni ses larmes ne pouvaient rendre à la vie le plus beau des mortels qui subissait ainsi la rigoureuse loi du destin. Un groupe d'une rare perfection placé sur le tombeau attirait tous les regards: il était taillé dans une sardoine onix orientale, et représentait Vénus allaitant son fils; les tons rosés de la pierre ajoutaient à la vérité de la représentation, et l'on croyait voir ce sein délicat repousser par son élasticité la pression du jeune enfant.

Sur le socle on lisait ces vers:

Pour pleurer Adonis et son funeste sort
Nourris-toi, cher enfant, des larmes de ta mere,
Et rends lui, s'il se peut, dans sa douleur amere,
L'image du berger dont tu causas la mort.

Les nymphes nous dirent que tous les ans, le dernier jour du mois d'avril, elles

se rendaient avec la déesse et son fils dans ce lieu consacré, pour y consoler les mânes d'Adonis par une fête funéraire et des cérémonies saintes; on couvre le tombeau des fleurs qui naissent à l'entour, on dépouille le myrte et les rosiers; mais dès le lendemain, premier de mai, ajouteraient-elles, nous revenons, et les roses ont déjà repoussé; elles ont perdu leur couleur purpurine et sont toutes blanches: huit jours après toute la cour de Vénus et Vénus elle-même viennent recueillir les roses éparses sur le tombeau, et, après en avoir fait trois fois le tour, les jettent dans l'eau de la fontaine, dont le courant les emporte avec rapidité; ainsi coulent les jours heureux: après cette cérémonie la déesse se plonge dans l'eau, puis va répandre des larmes sur le monument de son cher Adonis: l'Amour porte dans une coquille le sang qu'elle répandit alors que, volant à son secours, elle

fut piquée par un rosier, ce qui teignit les fleurs de cet arbuste : le bouquet dont Cupidon se servit pour essuyer alors les larmes de sa mère est également conservé dans toute sa fraîcheur, et ne se flétrit jamais : à peine le sang de Vénus est-il déposé sur le tombeau que toutes les roses du berceau se colorent du plus vif incarnat : nous célébrons toutes ce miracle par des hymnes saints, par des jeux et des danses : l'indulgente Vénus nous accorde en ce jour toutes les grâces que nous sollicitons auprès d'elle.

Après avoir examiné ces lieux dans le plus grand détail nous nous assîmes sur l'herbe fleurie : les nymphes nous entourèrent : après qu'elles nous eurent entretenus quelque temps de leurs joyeux propos, l'une d'elles, nommée *Polyoremene* ou *Curiosité*, pria Polia de lui apprendre l'histoire de sa naissance et de nos amours.

Polia rougit, me regarda, et laissant échapper un profond soupir qui vint répondre à mon cœur, commença ainsi l'histoire abrégée dont le second livre se compose.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DE POLIA.

LE vif desir que j'ai de vous satisfaire, nymphes divines, me fait céder à vos instances et prendre la parole : comme faible et timide mortelle j'ai droit à votre indulgence, et votre esprit suppléera facilement à tout ce qui peut manquer de graces à mon discours.

Et toi, fontaine sainte, sur les rives de laquelle nous sommes réunis, toi qui réfléchis avec tant de vérité tous les objets qui t'environnent, je t'invoque; seconde ma mémoire, et fais que mon récit soit aussi vrai, aussi pur que les images répétées par le crystal de ton onde : pardonne si la vue de ta liquide surface excite ma douleur et fait

couler mes larmes ; mais elle me rappelle les malheurs de ma race et la punition de ceux à qui je dois mon origine ; la colere ou plutôôt la justice des dieux qu'ils avaient offensés les métamorphosa en ruisseaux et en fontaines, ainsi qu'il arriva à la malheureuse Dircé.⁽¹⁾

La vérité de l'histoire, vous le savez, belles nymphes, est toujours dans les plus anciens temps enveloppée des nuages de la fable ; ne vous étonnez donc pas si j'ai besoin d'y recourir pour commencer le récit que vous exigez de moi.⁽²⁾

(1) Zéthus et Amphion attacherent cette malheureuse princesse à la queue d'un taureau sauvage pour satisfaire à la fureur de leur mere Antiope, que le roi Lycus, leur pere, avait répudiée pour épouser Dircé. Le même sort échet à la belle Aréthuse en fuyant la poursuite du fleuve Alphée, qui devint épris de ses charmes en la voyant se baigner dans ses eaux, ainsi qu'à la sensible Biblis, à la belle Egérie, à la sensible Galathée, et à tant d'autres.

(2) Le lecteur n'oubliera point que le titre de *Songe* peut autoriser le mélange d'histoire antique et moderne, de my-

On sait que la famille de *Lelius* était illustre chez les Romains alors qu'ils gouvernaient le monde; leurs vertus, leurs hauts faits les avaient élevés aux premières dignités. Chez ce peuple magnanime un certain *Lelius Sylirus* fut donc envoyé par le sénat en qualité de consul dans le pays que l'on nomme aujourd'hui la *Marche de Trévise*, et qui alors était distingué par le nom de la grande Montagne. Un riche et puissant seigneur, nommé *Titus Butanichius*, gouvernait alors cette contrée: il n'avait de sa femme *Roa Pia* qu'une seule fille, mais elle était d'une beauté ravissante et douée de toutes les graces comme de toutes les vertus; on la nommait *Trivise Calardie*: elle épousa le consul *Lelius*, et eut pour dot cette dixième partie de la contrée vénitien-

thologie, etc. dont le second livre est composé, ainsi que le premier; c'est la manière de l'auteur et un peu celle du siècle, que le traducteur a dû conserver.

ne, pays fertile, environné de montagnes boisées, et arrosé d'une infinité de sources; l'agréable et l'utile embellissaient ce séjour.

Le mariage fut célébré avec pompe et magnificence, on y pratiqua les cérémonies d'usage, on n'oublia pas d'y invoquer les déesses Hygie et Lucine pour se les rendre favorables; elles exaucerent les vœux de ce couple illustre; plusieurs enfants des deux sexes en furent les heureux fruits.

L'aîné fut nommé *Lelius Maurus* à cause de son teint basané, le second *Lelius Alcyoneus*, le troisième *Lelius Tipula*, le quatrième *Lelius Narbonius*, et le dernier *Lelius musilitre*.

Les filles eurent la beauté en partage; on les prenait pour des divinités descendues sur la terre. L'aînée s'appelait *Morgane*, la deuxième *Quintie*, la troisième *Septimie*, la quatrième *Alimbrica*, la cinquième

me *Astorge*, la sixième *Melmie* : les parents, trop fiers de cette beauté, oublièrent d'en rapporter la cause aux dieux ; ils les outragèrent même par un excès d'orgueil qui attira sur eux la colère de Vénus et les revers de la fortune inconstante.

Ils eurent la témérité de permettre, peut-être même de conseiller qu'on érigeât un temple à *Morgane*, et de souffrir qu'on l'y adorât sous le nom de la déesse de la Beauté : cette fille si vaine s'y rendait à certains jours de fêtes, et là recevait l'encens des crédules mortels ; on accourait des environs au temple de la fée ou de *Vénus Morgane*. Les dieux irrités de cette audace sacrilège pulvérisèrent le temple et le palais qui en était voisin ; il en retint le nom de *Casa Carbona* en mémoire de cette punition. Quant à Morgane et à ses sœurs elles furent changées en fontaines, et leurs eaux s'écoulant avec rapidité vers leurs tristes

parents les inonderent et les envelopperent en les touchant dans leur métamorphose.

Musilitre, le dernier des garçons, fut transformé en un petit ruisseau qui passe auprès des murs d'*Altino*, et va se réunir à son pere; ce petit fleuve qui arrose aujourd'hui toute cette contrée a retenu le nom de Sile de celui de *Lelius Sylirus*. Quant aux deuxieme et troisieme fils, *Alcyon* fut changé en oiseau d'un superbe plumage, et conserva son nom: *Tipula* est un petit ver à mille pieds, qui va toujours courant le long des ruisseaux et des fontaines pour y chercher son pere, son frere, et ses sœurs.

Il n'échappa de cette punition terrible que *Lelius Maurus*, l'aîné de sa race, lequel étant un jour invité par ses cousins, les seigneurs d'*Altino*, à quelques cérémonies funebres qui se célébraient près de la porte dite porte des *Mânes*, parcequ'on avait cou-

tume d'y ensevelir les morts, demeura peu après la cérémonie avec des jeunes gens de son âge; en s'avancant dans le pays ils se trouverent près d'une tour qui servait de phare auprès de la mer et qu'on nommait *Turicelle*.⁽¹⁾

Des corsaires qui y étaient relâchés enleverent ces jeunes gens et les conduisirent de force avec eux dans une ville de l'Abruzze, dite aujourd'hui Teramo, et les vendirent à un gentilhomme nommé *Théodore*, qui les fit élever et instruire avec soin, reconnaissant en eux des qualités au-dessus du vulgaire; il adopta même *Lelius Maurus* pour son fils, et le destina à l'état militaire pour lequel ce jeune homme avait un goût décidé: il égalait ses ancêtres en bravoure, et bientôt il se fit connaître par des actions d'éclat dont le bruit parvint jusqu'au sénat de Rome qui voulut l'en ré-

(1) La ville de Turicello est actuellement bâtie en ce lieu.

compenser dignement; il fut donc nommé gouverneur de son pays natal, et, sous le nom de *Calo Mauro*, ou du *beau Maure*, fut chargé de le préserver de l'invasion des corsaires et des brigands qui infestaient les provinces romaines lors de la décadence de l'empire: cet habile capitaine en purgea le pays, s'y établit, et lui donna son nom de Calo Mauro, fit ériger une ville sur les bords du Sile en l'honneur de sa mere Trévisé, et la peupla des habitants du Col Taurisano: elle devint florissante; il fit longtemps exécuter ses lois justes, et y mourut regretté généralement.

Ce petit état ayant perdu son chef habile et considéré, fut peu après déchiré par des divisions intestines, et resta enfin sous la domination d'un des fils de Calo Mauro, le noble seigneur Lyon Marin⁽¹⁾, qui la gouverne aujourd'hui. C'est de ce pere illus-

(1) Ou de Saint-Marc.

tre que je suis née; il me donna une éducation convenable à son rang; j'eus le nom de Lucrece, cette Romaine vertueuse qui se donna la mort; et je commençai à sortir de l'enfance en l'an 1462: déjà mon pere était mort, et j'étais maîtresse absolue de moi-même. Je me rappelle qu'un jour où le soleil du matin dorait de ses rayons la plus belle contrée, j'étais à ma fenêtre, et je tressais mes longs cheveux, lorsque Poliphile passa par hasard sur le chemin qui bordait notre palais; il me parut frappé de la fraîcheur de ma jeunesse, et me fit remarquer par son air d'étonnement lorsque j'ajustais mes tresses sur le sommet de ma tête, qu'en effet la nature m'avait douée de quelques attraits; je n'y avais fait jusqu'alors aucune attention; ce sont toujours les yeux d'un amant bien épris qui enseignent à l'innocente beauté le pouvoir de ses charmes.

Je compris donc que j'avais pu plaire à ce cavalier; mais mon cœur alors insensible ne reçut point le même coup dont Poliphile se sentit frappé; je revoyais passer avec indifférence celui qui ne me regardait plus qu'avec admiration, et dont je faisais déjà le tourment, hélas! sans le savoir.

CHAPITRE II.

LES VŒUX.

Vous saurez, belles nymphes, si la continuation de mon récit peut vous être agréable, qu'une maladie contagieuse vint désoler notre contrée: elle y fit de funestes ravages; j'en fus attaquée l'une des premières, alors que ce venin infectait l'air avec le plus de fureur. Tout fuit ou meurt autour de moi, et ma bonne, ma tendre nourrice seule eut le courage et l'amour de se dévouer pour tenter de m'arracher au trépas: pendant plusieurs jours je fus privée de la lumière, et je perdis l'usage de mes sens; et lorsque par intervalle la raison me revenait j'adressais mes vœux à la chaste Diane, et lui demandais avec ferveur la fin de mes douleurs. Imprudente! sait-on ce que c'est

que des vœux formés dans la tendre jeunesse? Je crus me la rendre plus favorable en prononçant celui de lui appartenir si je pouvais revenir à la vie. La cruelle déesse accepta mon offrande; peu de jours après je fus mieux, et bientôt entièrement guérie. Il fallut accomplir mon vœu: je me présentai au temple de Diane avec plusieurs de mes compagnes qui lui avaient ainsi que moi souvent offert des sacrifices, bien résolue de renoncer pour jamais au monde, et de vivre paisible à l'ombre des autels, si la paix peut exister où n'est pas la liberté!

Plus d'un an s'était passé; Poliphile ne m'avait point apperçue, et il ne savait ce que j'étais devenue; à peine je me rappelais moi-même de l'avoir vu: cependant l'amour tyrannisait son cœur, mon image était toujours présente à sa pensée, et, soit hasard, soit effet de ses vives recherches, il se trouva dans le temple de Diane le jour

même où j'allais prononcer mes vœux : il éprouva le coup le plus sensible en apprenant que j'allais me consacrer à la déesse ; mais le plaisir qu'il eut de m'avoir retrouvé combattait cependant sa douleur, et il ne pouvait s'empêcher de concevoir l'espérance de me ravir à ces autels glacés.

Il me regardait dans une espèce de ravissement, et ne quittait point les yeux de dessus mes longs cheveux épars, cette parure simple et naïve qu'il se rappelait si bien de m'avoir vu déployer avec innocence le jour où par hasard il m'aperçut pour la première fois.

Je prononçai, sans hésiter, le vœu fatal, et fus long-temps sans me montrer au temple et sans que Poliphile pût m'y voir, quelque tourment qu'il se donnât pour y parvenir : mais que ne peuvent la constance et l'amour ! Il ne se rebuta point de mille tentatives infructueuses ; et un jour que seule

j'étais descendue au temple pour y prier, je le vis entrer pâle et défait, comme si la mort eût déjà marqué sa victime.

Je frémis à son aspect; mais ce n'était point la pitié qui me touchait, j'étais plus indignée de son audace.

Tremblant, il s'approcha de moi, et d'une voix faible et mal assurée, Au nom des dieux, madame, secourez un malheureux, me dit-il : ma vie et ma mort sont entre vos mains; mais donnez-moi l'une ou l'autre; et s'il faut que je meure, si vous l'ordonnez ainsi, je mourrai content après en avoir reçu l'ordre de vous: mais si vous consentez que je vive, c'est m'ordonner de consacrer à vos divins appas mon existence entière, et je me dévoue à jamais aux autels de l'Amour, fussiez-vous rester pour toujours attachée à ceux de l'insensible déesse des forêts; mais vos yeux n'annoncent point la cruauté; pourrait-elle habiter dans votre

ame ? Disposez donc de moi, divine Polia ; ordonnez de mon sort.

J'entendis ce discours sans en être touchée, offensée au contraire qu'un homme eût osé me parler et troubler l'asile religieux que j'avais choisi ; je me levai et le laissai sans réponse.

Le lendemain mêmes prières et même indifférence. Polia, me dit-il, j'ai promis de mourir pour vous ; cette promesse ne sera point vaine, et vous perdez en moi le plus fidele amant. En disant ces paroles il tomba sans connaissance à mes pieds ; je n'entendais plus que de faibles soupirs : mais mon cœur insensible et glacé n'éprouva d'autre sentiment que la peur de me trouver seule en ces lieux. Je m'enfuis donc sans être attendrie, mais du moins très épouvantée.

CHAPITRE III.

LE CONSEIL.

MILLE pensées diverses agitaient mes esprits; tantôt je persistais dans mon indifférence, et tantôt je craignais que, poussée à l'excès, elle ne devint criminelle: malgré la protection de Diane que je devais avoir acquise par mon dévouement à son culte, je commençai à soupçonner que je pouvais avoir offensé quelque autre divinité. J'étais dans cette cruelle incertitude lorsque traversant le vaste enclos du temple je me sentis entraînée par un violent tourbillon qui me fit perdre haleine, et me transporta au fond d'une épaisse forêt hors du territoire sacré de Diane: l'obscurité la plus grande y régnait; mais bientôt elle fut dissipée de-

vant moi par un char de feu que je vis s'avancer lentement à quelque distance.

Quel fut mon étonnement de voir qu'il était traîné par deux jeunes filles qu'un enfant ailé y tenait attachées, et qu'il contraignait de marcher à travers les épines et les sentiers fangeux en les frappant et les brûlant avec la torche dont il était armé! Les malheureuses me semblaient au désespoir, et l'Amour menaçant, leur montrant les rochers qu'il les contraignait de gravir, leur eriait: Voilà l'image de vos écurs; maintenant, belles insensibles, il faut les creuser par vos larmes.

En effet elles gémissaient, et des larmes ameres en arrosaient les aspérités; leurs pieds ensanglantés y marquaient la trace de leurs pas, et leurs voix épuisées se refusaient à répéter encore les cris de la douleur. Elles arriverent enfin près d'un antre sauvage; c'est là que je m'étais retirée: tout-

à-coup je vis s'élancer du creux de ces rochers plusieurs monstres furieux, terribles hôtes des forêts, lions, hyènes, et pantheres, des aigles affamés, de cruels vautours, qui dans un moment se partagerent ces malheureuses victimes. Périssent ainsi tout être indifférent ! prononça le terrible enfant, qui disparut aussitôt, laissant son char de feu se dissiper par une effrayante détonation, dont le choc imprévu me rejeta sous le portique hospitalier d'où le tourbillon m'avait enlevée.

Je regagnai ma cellule en tremblant ; mais des songes affreux m'y retraçaient sans cesse tous ces spectres dévorants qui venaient de faire leur pâture des filles rebelles de la forêt, et je poussais sur leur malheur de longs gémissements. Ma sensible nourrice sommeillait près de moi ; elle entendit mes soupirs et mes cris, et son cœur alarmé vint rassurer le mien. — Qu'a-

vez-vous, mon enfant? contez-moi vos chagrins; quel songe affreux a troublé vos sens émus? soyez plus calme, vous avez une amie: j'appaisai tant de fois les cris de votre enfance; je suis toujours la même, et peut-être trouverez-vous en mon sein la consolante paix qui semble vous fuir.

Une nourrice est encore une mère ⁽¹⁾; elle prend sur nous l'ascendant le plus fort: combien nous lui devons d'amour et de reconnaissance! comme sa patience et ses soins, sa tendresse est inépuisable. Je me jetai dans ses bras, j'y pleurai, et sans aucun déguisement je lui racontai tout, excepté cependant la mort de Poliphile; je

(1) On se rappellera combien les nourrices étaient considérées dans l'antiquité, quel empire elles conservaient sur leurs élèves alors même qu'ils étaient parvenus à un âge avancé et aux premières dignités; elles habitaient les palais, et mangeaient à la table des rois. Homère en fournit plus d'un exemple. Ce sont ces mœurs simples et douces que l'auteur du *Sonnet* a voulu retracer.

n'osai m'avouer criminelle à ce point. Je retrouvai la douce consolation dont mon cœur avait tant besoin. Mon enfant, me dit-elle, Vénus et l'Amour sont offensés; la nature a ses droits; la sagesse n'est point l'insensibilité, et l'austère Diane, en vous dictant ses lois, vous ordonna d'être pure et chaste comme elle, mais non d'être inhumaine: la vertu qui compatit aux maux de ses semblables est, selon les lumières de ma faible raison, ou plutôt selon la voix de mon cœur, la seule vertu que les mortels doivent pratiquer, la seule que puisse exiger la justice des dieux. Voyez ce qu'une douce parole apporte de soulagement à votre âme blessée; et cette douce parole on vous la demandait en mourant à vos pieds, on vous la demandait pour faveur unique; vous l'avez refusée, cruelle enfant!

Repentez-vous, ma fille, peut-être il sera tems encore de fléchir le courroux de Vénus que vous avez bravée.

CHAPITRE IV.



LA PERSUASION.

Nymphes divines, l'éloignement que je montrais pour le culte de Vénus ne doit point vous surprendre, puisque je m'étais vouée moi-même à celui de la chaste Diane. Il fallait rompre mes vœux, et ma bonne nourrice eut besoin de toute son éloquence, et sur-tout d'exciter toute ma tendresse et ma reconnaissance envers elle pour m'y déterminer: elle me rappela que tout dans la nature était soumis à l'Amour; que les dieux, même les plus puissants, ne pouvaient s'en défendre; qu'ainsi vouloir lui résister était aller contre leur volonté; que tôt ou tard l'Amour outragé punissait les coupables.

Songez, me disait-elle encore, chef-d'œuvre de beauté, que sans doute ce dieu a dû compter sur vous pour étendre son empire, et que vous trahissez ses desseins en vous refusant à ses ordres. La persuasion se glissait doucement dans mon cœur : quelle belle peut résister à des discours flatteurs ? Elle eut aussi recours au pouvoir de l'exemple, et me raconta l'histoire de cette belle dédaigneuse ⁽¹⁾, fille prude et fière, qui, après avoir dédaigné l'hommage des plus beaux jouvenceaux, finit par épouser un malotru. Elle n'oublia pas non plus la métamorphose de la belle Méduse, sa coupable indifférence punie par la rage et par le changement de ses cheveux en reptiles venimeux, dont le sifflement effrayait tous ceux qu'elle voulait attirer.

La jeunesse, me répétait-elle encore, est

(1) Que le bon La Fontaine a depuis rajeunie dans ses Fables.

la saison des amours, comme le printemps est la saison des fleurs; il faut la traverser pour obtenir les doux fruits de l'automne: ainsi le veut la puissante nature, et si je n'avais suivi ces lois, ma fille, ô ma chere fille! vous n'auriez point de mere, point d'amie, et je n'aurais pas le bonheur de vous presser aujourd'hui dans mes bras.

Craignez enfin, craignez ces présages funestes que vous venez d'éprouver dans vos songes, ce sont des avis souvent envoyés par les dieux; ne les dédaignez pas, fille imprudente; et si vous ne m'en croyez point, allons, pour éclaircir vos doutes, allons consulter l'oracle, et rendons-nous au temple de Vénus. La sainte prêtresse ne s'y refusera point à nous révéler le plus sûr moyen de fléchir le courroux de la déesse aimable qui voit à ses pieds chaque jour les mortels et les dieux.

CHAPITRE V.

LA RÉSURRECTION.

APRÈS que ces conseils eurent versé sur mon cœur un baume consolateur, je le sentis s'attendrir, et je prévis que l'amour allait y succéder à cette coupable indifférence dont l'excès causerait le deuil de la nature entière: si, d'un côté, je me rappelais les aventures funestes de Didon abandonnée par Énée, de Phyllis expirant pour Démophon, de Pirame et Thisbé, la mort de Byblis changée en fontaine, les regrets de la nymphe Écho, les malheurs causés par Hélène, enfin les terribles vœux qui me consacraient à Diane; de l'autre je commençais à sentir mon cœur s'échauffer, et le flambeau d'amour dissiper par sa puissante flamme les froids calculs de la raison;

je vis les traits du mourant Poliphile me demandant un mot, un soupir de pitié que j'avais eu l'inhumanité de lui refuser, et je pensais que peut-être il gisait encore sur le marbre glacé du temple. J'y courus donc, et je le trouvai au même lieu étendu sans mouvement, et d'une pâleur mortelle: émue jusqu'au fond de l'ame de ce cruel spectacle, je devins pâle, tremblante, et me mis à verser un torrent de larmes; puis je tombai moi-même évanouie sur son sein. Bientôt après je revins à moi par la sensation du froid que j'éprouvai, tandis que la chaleur de mon sang parvint jusqu'à celui de Poliphile, et lui donna sans doute une légère impulsion de mouvement.

Je poussai de longs et pénibles sanglots; et comme j'appuyais ma main sur sa poitrine pour m'aider à me relever, je crus sentir un doux frémissement: la curiosité, l'espoir, le desir de le rappeler à la vie me

firent y porter de nouveau la main ; ô surprise ! ô bonheur ! le mouvement s'accéléra, sa poitrine se souleva, j'entendis un faible soupir, et le mourant ouvrit les yeux. Je soulevai doucement sa tête, et la pressant contre mon sein je l'arrosai de larmes de joie, et lui dis affectueusement en le pressant dans mes bras : Vivez, bon et sensible jeune homme, et si le tendre intérêt de Polia peut adoucir vos tourments, si son amitié même est nécessaire à votre bonheur, je répare en ce moment tous mes torts envers vous, et je suis pour la vie l'amie de Poliphile. En prononçant ces derniers mots je baisai son front tendrement, et ce baiser le rendit à la vie ; il reprit ses forces, ses yeux s'animerent, ses joues se nuancèrent du coloris des roses, et je lui entendis prononcer dans un transport de joie inexprimable et répéter cent fois le nom de Polia.

Cette joie, hélas ! fut de courte durée : un grand cri se fit entendre, les voûtes en retentirent, l'écho long-temps le répéta, cent voix aussitôt le redirent, et j'entendis ces mots foudroyants : *Juste ciel ! le temple est profané*. La grande prêtresse s'avança avec toutes les novices mes compagnes ; elles nous accablèrent tous deux de reproches amers, et sans vouloir rien entendre nous traînerent hors du sanctuaire, tandis que d'autres purifiaient avec l'eau lustrale la trace de nos pas. Mes amies, mes fideles compagnes étaient celles qui me traitaient avec le plus de rigueur ; mais je démêlai dans leurs yeux, à travers le mépris insultant, la fureur de la jalousie.

Poliphile soutenait mes pas chancelants, et il essayait de calmer par l'expression de ses regrets mon désespoir affreux. C'est ainsi que nous arrivâmes aux limites du territoire sacré de Diane, où nous pousserent

ces prêtresses furieuses qui maudissaient Vénus et les amours.

Après que nous eûmes marché quelque temps, Poliphile se jeta à mes pieds, me jura un amour éternel; et moi, abjurant mes vœux insensés, je promis, je jurai de payer ses feux du plus tendre retour: il me conduisit jusqu'aux portes de la ville, où nous nous séparâmes, et je regagnai lentement le palais de mon pere, le cœur plein de regrets, d'amertume, et d'amour; l'image de Poliphile m'y accompagnait, et courant à mon appartement je me hâtai de broder les traits chéris de mon amant, sa lettre, la mienne, et tous les nœuds enchanteurs qui déjà nous unissaient. Ah! sans doute l'Amour conduisait ma main, car jamais ouvrage aussi parfait n'avait paru sur mon métier, et je vis même, à mon grand étonnement, que l'aiguille qui me servait se couvrait par en haut d'un duvet azuré, et

prenait la forme d'une fleche. A l'instant aussi disparut une petite statue de Diane en ivoire, d'un ouvrage parfait, qui était dans un char attelé de deux cerfs agiles, chef-d'œuvre de Miron, et que mon pere avait retiré de son trésor pour m'en faire un présent. Comme j'étendais les bras en voulant l'arrêter, je le vis aussitôt remplacé par un autre char brillant trainé par deux colombes que conduisait une charmante divinité couronnée de roses : l'Amour la précédait ; il portait un flambeau ; mais, ô nouveau prodige ! ce flambeau s'alluma ; il en sortit un nuage épais qui remplit ma chambre peu-à-peu ; il se dissipa, la laissa parfumée d'odeur de myrte et d'eneens d'Arabie, et bientôt j'apperçus le plancher luisant tout jonché de myrtes et de branches de rosiers. Je ne doutai plus alors par ces prodiges que l'Amour et sa mere ne m'eussent protégée et garantie du cour-

roux de Diane , et que la protection de ces nouveaux pénates ne me fût assurée; je sentis bien encore au feu qui consumait mon cœur qu'ils n'étaient que trop les maîtres de la maison.

Je fis aussitôt le vœu d'offrir à ces hôtes nouveaux un pompeux sacrifice, et me dépouillant des habits que je portais j'en mis d'autres à la hâte, et me rendis au temple de Vénus accompagnée de ma fidele nourrice. Nous demandâmes la prêtresse, qui déjà était instruite de toutes mes aventures, et sans doute elle avait eu part aux prodiges qui venaient de me frapper d'étonnement; elle me serra dans ses bras: Les dieux veillent sur vous, belle Polia, s'écria-t-elle; venez, je reçois des serments qu'ils exigent, et je vous dégage en leur nom de tous ceux que vous aviez si inconsidérément prononcés: je vais à l'instant recevoir aussi ceux du tendre Poliphile.

CHAPITRE VI.

LE REPENTIR.

POLIPHILE, obéissant aux ordres de la prêtresse qui l'avait mandé, arriva bientôt; et sa vue me remplit de trouble et de plaisir: mes yeux se fixèrent sur les siens, et ce trouble augmenta. Lors saluant avec respect la prêtresse, il lui tint ce discours:

» Interprete des dieux, daignez recevoir les vœux du plus sensible amant; je viens chercher dans ce temple auguste un soulagement aux maux que j'ai soufferts: vous qui commandez en ces lieux saints, faites que j'obtienne de la déesse ce que mon cœur sollicite avec ardeur, et ce qu'il mérite par sa fidélité; faites que celui de cette belle inhumaine reçoive des mains de l'Amour le même trait qui m'a soumis à son

empire; qu'elle aime enfin, tous mes tourments vont cesser; qu'elle connaisse par moi le charme et tout le prix d'une tendre union: dissipez cet éloignement que jusqu'ici sa vertu farouche a montré pour cet engagement si doux que réclame la nature; elle ne fit son chef-d'œuvre de Polia que pour mieux inspirer le sentiment le plus parfait qu'ait pu créer l'Amour. L'Amour lui-même n'alluma dans mon cœur une flamme si pure que pour en faire l'hommage à la plus belle; mais, hélas! que serait la beauté sans ce puissant attrait qu'elle reçoit du fils de la déesse? Galathée fut aussi belle en sortant des mains du divin Pygmalion; mais Galathée sans l'Amour n'était qu'une statue, qu'un marbre inanimé: Pygmalion invoque Vénus, et le flambeau de l'Amour approché de ce marbre insensible en fit une déesse. C'est la même faveur que je demande aujourd'hui à vos

pieds: tant d'appas, il est vrai, ne sont point mon ouvrage; mais le premier j'aperçus en bouton cette rose naissante, et si sa vie n'est que le court espace de quelques instants, devront-ils s'écouler sans qu'elle ait connu l'amour? Je l'avouerai, la douceur de Poliphile, son maintien modeste, sa touchante éloquence, et tant de sensibilité qui la caractérisait sur-tout, me faisait desirer que ses vœux fussent exaucés: le souvenir de l'état cruel où je l'avais vu dans le temple de Diane revenait sans cesse à ma pensée; mon cœur en gémissait; le repentir sincère y pénétrait, et déjà Vénus avait opéré ce miracle avant de l'avoir fait connaître par la bouche de sa souveraine prêtresse. Sans doute la déesse m'inspira le desir et le courage de l'annoncer moi-même à Poliphile; car tout-à-coup surmontant ma timidité je l'interrompis par ces mots.

CHAPITRE VII.

LE BAISER.

EN vain, mon cher Poliphile, je voudrais résister maintenant au charme qui m'attire; votre amour, votre constance ont triomphé: je vous dois un dédommagement des maux que vous avez soufferts pour moi, et l'Amour me charge de vous l'offrir. Autant l'inflexible Diane s'opposait à vos vœux, autant Vénus leur est favorable; son fils l'ordonne, je cede à son pouvoir: eh! qui pourrait lui résister? mais loin d'en avoir la volonté, je me joindrais plutôt à vous pour lui demander de changer mon cœur si j'avais encore quelque reproche à me faire. Soyez donc toujours l'ami, le tendre amant de Polia. Ce mot que vous lui demandiez avec tant d'empressement, elle veut le pro-

noncer devant l'auguste prêtresse de Vénus; je la prends à témoin, oui, j'en atteste et Vénus et son fils, oui, mon cher Poliphile, croyez-en mes serments.... Je vous aime.

Poliphile, au comble du bonheur, se précipite à mes pieds; il embrasse mes genoux; il soupire; sa voix prisonnière ne peut trouver un mot, un seul mot pour m'exprimer sa joie et son ravissement: il s'empare de ma main; je sens couler de douces larmes; je m'empresse de le relever: il reçut avec ma foi le baiser.... le baiser si doux que demandait l'Amour.

Je vois, mes bons amis, nous dit la prêtresse en riant, je vois que vous n'avez pas besoin de ma médiation pour vous obtenir l'aveu de la déesse; vous avez l'un et l'autre entendu sa voix; ne désertez point ses autels; soyez heureux long-temps par un amour mutuel; d'aujourd'hui vous commencez à vivre, car, vous en serez bientôt

convaincus, l'indifférence est la mort ; qui s'obstine à ne point aimer outrage à la fois la nature et les dieux. Mais, mon cher Poliphile, je dois avoir votre confiance entière, et je veux aussi savoir de vous l'histoire de vos amours.

Dites-nous donc comment vous conçûtes pour Polia une si vive flamme ; ne nous déguisez rien ; ce n'est point désobliger un amant que de l'inviter à parler de ce qu'il aime. Poliphile, rassuré et revenu du trouble qu'il venait d'éprouver, semblait alors par un regard me demander mon consentement, et commença ainsi.

CHAPITRE VIII.



LA CONSTANCE.

» RAREMENT on parvient au bonheur sans éprouver de grandes contrariétés, ce n'est que par la persévérance que l'homme obtient ce qu'il desire; mais aussi ces difficultés ajoutent un prix à la possession d'un objet adoré, et souvent il arrive que l'on n'aime pas long-temps ce qu'on a obtenu sans peine.

» Puisque vous desirez savoir, madame, comment et par quels moyens l'amour est entré dans mon cœur, et comment il s'y est accru au point de me causer la mort;

» Sachez qu'un jour de fête, et peu après que j'eus aperçu à la fenêtre cet objet adorable qu'inutilement j'avais tenté de revoir; un jour donc que l'on célébrait quel-

que pompeux sacrifice au temple de Diane, c'était le matin, au moment où les prêtres-
ses avaient devancé la foule pour prier avec plus de tranquillité, j'aperçus au milieu d'elles cette beauté, que toujours je cherchais et dont les traits s'étaient profondément empreints dans mon cœur : soudain il est embrasé de nouveaux feux, et mes yeux ne peuvent plus se détacher de celle qui les attire et qu'ils voient briller comme une déesse au milieu de ses nymphes.

» Ses grands yeux noirs, ses sourcils arqués et déliés, son teint de narcisses et de roses, le corail de ses levres, son port majestueux et noble, tout enivrait mon cœur, et me faisait regarder comme le souverain bien de pouvoir lui faire accepter l'hommage de mes vœux.

» Chantait-elle; nouveau tourment, nouvelle jouissance; et si par hasard ses yeux se tournaient sur moi, soudain un frisson,

un trouble inexprimable s'emparait de mes sens, et mon ame était prête à s'échapper pour s'unir à la sienne: en vain je voulais en baissant les miens faire cesser cette peine cruelle, toujours ils revenaient vers *Polia*; je croyais soulager ainsi mes souffrances, je ne faisais qu'augmenter cette ardeur dévorante. Je devins donc l'esclave pour ma vie de ce maître cruel et doux que l'on sert, en tremblant à chaque instant de lui déplaire.

« Mais comment découvrir à *Polia* cette flamme qui me consumait? comment surtout lui faire croire à sa durée, à sa sincérité parmi tant de vœux inconstants, tant de fausses promesses si communes aux amants vulgaires? Cet embarras cruel augmentait mon tourment; tantôt espérant, et tantôt croyant impossible de réussir, je passais mes jours dans l'inquiétude et dans l'ennui, ne pouvant plus quitter le temple et

ses environs, et maudissant la nuit qui me forçait de quitter cette atmosphère heureuse où respirait l'objet de mon adoration, cet air qu'elle avait parfumé de l'encens offert par ses mains, qu'elle avait pénétré des rayons de ses yeux, par où je lui touchais en quelque sorte, enfin par ce contact des atomes légers que je poussais vers elle, espérant que bientôt ils seraient revenus jusqu'à moi après l'avoir approchée.

« Là j'étais menacé de la voir disparaître: je ne savais plus prononcer qu'un mot, et c'était ce cruel adieu, adieu, adieu, ma bien aimée, que je répétais sans cesse en attendant le jour heureux où quelque fête nouvelle, quelque nouveau hasard pouvait encore l'offrir à mes yeux: revenait-il, il durait trop peu, je le voyais s'évanouir comme un songe; toujours dans l'attente et jamais satisfait, je brûlais tout le jour, et la nuit le même feu me consumait.

« L'espérance seule, la douce espérance, propice aux malheureux, se glissait quelquefois dans mon cœur et venait le ranimer d'une force nouvelle ; mais elle rallumait aussi la violence de ces feux que rarement un seul instant de calme adoucissait. Ivre de tant d'amour, maudissant la fortune et la remerciant au même instant, je résolus de mourir si je ne pouvais réussir à inspirer un sentiment pareil à celui dont j'étais pénétré. J'adoptai pour ma devise *amour et constance*, et je résolus enfin d'écrire la lettre suivante : »

CHAPITRE IX.

LA LETTRE.

« AMOUR et constance, c'est la devise que vient d'adopter le plus passionné des amants. C'est à vous seule, madame, que je puis révéler le secret de ma flamme. Le trouble de mon cœur va se peindre sans doute dans cet écrit, mais vous n'en jugerez que mieux de l'ardeur qui me consume. L'espérance me sera-t-elle permise, et prendrez-vous pitié d'un malheureux dont vous seule pouvez adoucir les tourments? Dédaignerez-vous l'amitié, l'amour le plus tendre; et si les titres d'ami, d'amant sont des faveurs trop grandes pour que j'ose encore y prétendre, me refuserez-vous au moins le nom de votre serviteur fidèle? Je sais trop combien vous pouvez blâmer ma

témérité; mais j'ai l'amour pour excuse, et l'amour, vous le savez, fit monter plus d'une fois les mortels au rang des dieux; avec autant d'attraits, non, vous ne serez point insensible. Ne rejetez donc pas mes vœux: céleste beauté, daignez mettre à l'épreuve mon ardeur constante; ordonnez, et vous verrez que rien ne me paraîtra difficile si en accomplissant vos volontés j'ai l'espoir d'obtenir de vous un regard favorable.

« Insensé! je pensais que ma lettre pourrait toucher son cœur et lui inspirer au moins le desir de me connaître; mais le marbre alors était moins insensible que le cœur de Polia: elle était consacrée aux autels de Diane, et l'on sait assez que ce n'est point la flamme de l'amour qu'on voit briller sur ces autels.

« Je ne me rebutai point cependant pour une première tentative infructueuse, et je fis parvenir une seconde lettre; mais hélas

elle eut le même sort. A défaut d'amour je demandais au moins de la pitié; je priais, je pressais, et ne pus rien obtenir, rien, pas même qu'un seul de ses regards se tournât vers moi; j'aurais ému plus facilement la statue de la déesse que l'insensible beauté à laquelle je m'adressais. Cette rigueur extrême ajoutait chaque jour à mes tourments, et bien loin de l'éteindre augmentait encore mon amour.

CHAPITRE X.

LE DÉSESPOIR.

» **MALHEUREUX!**... Mais à quoi bon vous rappeler mes souffrances, prêtresse de Vénus ? le détail de mes maux peut-il encore exciter votre intérêt ? je dois plutôt me hâter d'achever mon récit. La persévérance était mon seul refuge : je me disais, si l'eau qui tombe goutte à goutte finit par percer le rocher le plus dur, je dois espérer de vaincre un jour la résistance de Polia, et tant de larmes finiront aussi par amollir ce cœur de crystal.

» J'adressai une troisième lettre où je peignais de nouveau mes tourments ; et me livrant à tout mon désespoir, je menaçais de me donner la mort si je n'obtenais au moins un signe, un faible signe de pitié ; je mena-

çais de la colere des dieux, du remords affreux qui viendrait déchirer le cœur de l'insensible quand je ne serais plus; et voyant que je ne pouvais rien sur ce cœur indomtable, déterminé à mourir, je résolus de mourir à ses pieds.

« Il n'était pas facile de pénétrer dans l'enceinte sacrée; j'eus dans mon malheur l'adoucissement de pouvoir y parvenir; et c'est la première faveur que j'obtins de l'amour. Vainement après avoir trouvé Polia seule, comme vous l'avez su, j'essayai tout ce qui pouvait la fléchir, prières, larmes, menaces, tout fut inutile, et j'aurais plutôt adouci les tigres d'Hyrcanie.

« Mon ame abandonna donc un corps sans chaleur et sans mouvement; mais ce spectacle déchirant pour toute autre que Polia ne put encore l'émouvoir, et cette ame outragée vola porter ses plaintes aux pieds du trône de Vénus.

CHAPITRE XI.

L'ACCUSATION.

» APRÈS que mon ame, dégagée des liens de cette prison grossière qui la tenait captive et malheureuse, eut traversé cet espace immense qui sépare les faibles humains de la demeure des dieux immortels, elle arriva portant encore l'empreinte de ses fers devant le trône majestueux de la déesse: cette ame, ainsi affranchie des liens de la matière, osa porter courageusement ses plaintes contre le fils de Vénus, et l'accuser hautement d'avoir percé de mille traits le cœur d'un amant fidèle, et d'avoir souffert que celui de Polia fût inflexible.

» Vénus entendit mes cris douloureux: elle fit appeler son fils, et lui ordonna d'un ton sévère de se justifier.

« Le petit dieu parut d'abord avec un air confus; puis, lorsqu'il eut entendu l'accusation, Bon! dit-il en riant, un amant de mort pour les refus d'une cruelle, vraiment le fait n'est pas commun, et même il devient plus rare tous les jours! nos amants ne se tuent plus, nos belles ne les laissent pas ainsi mourir; mais pour celui-ci, je le vois, l'affaire est sérieuse, et je vais y songer.

« Puis, se tournant vers mon ame étonnée, il lui dit: Convenez aussi, ma chère, que vous avez été bien audacieuse de vous enflammer et d'oser adresser vos vœux à celle que je réservais pour quelque immortel ou pour l'un de nos demi-dieux: contemplez ce portrait, ma mère. Vénus, surprise en le voyant, crut d'abord que l'Amour lui présentait un miroir. Doit-on, continua ce dieu, accorder ce trésor au premier qui le demande; et n'était-il pas juste

d'éprouver jusqu'à quel point cette ame était sensible et pure pour obtenir un pareil don des immortels?

« Il fallait épurer aussi cette forme grossière, cette enveloppe humaine dont elle était revêtue; tout cela, vous en conviendrez, ne pouvait se faire qu'en séparant quelque moment la liqueur spiritueuse de ce vase d'argille dont nous allous un peu améliorer la forme. J'ajoute donc, par ordre de Vénus, le don de la beauté aux vertus dont ton ame fut douée; digne alors de Polia, tu n'éprouveras plus ces refus inhumains, insultants dont tu te plains: retourne à ta prison, désormais embellie; en dépit de Diane je vaincrai l'insensible Polia, ou plutôt j'ajouterai à toutes ses perfections le don cent fois plus précieux d'un cœur sensible et tendre. Il dit, et prenant dans son carquois un trait acéré, il tendit son arc; sa fleche d'or aussitôt lancée tra-

versa le portrait. Je fis un cri perçant, le même trait avait blessé mon cœur; je le sentis et je ne pus m'en plaindre: Amour, lui dis-je, Amour cruel et bienfaisant, épargne à Polia les tourments dont tu m'as accablé; ne lui réserve, je t'en conjure, que ces moments délicieux que j'éprouvai par la douce espérance.

« Soit ainsi, dit l'Amour. Vénus satisfaite, accueillit son fils par un sourire. Je veillerai sur vous, amants fideles, dit-elle en s'adressant à moi; à Cythere, à Paphos je vous permets l'entrée de mes bosquets; jouissez comme moi de leur éternel printemps, vous en êtes dignes aujourd'hui, et je bénis votre union. C'est au moment où Vénus prononçait ces mots que votre cœur s'attendrit, divine Polia, et que je me trouvai dans vos bras. »

CHAPITRE XII.

LE PARDON.

Vous pourrez bien trouver étrange, nymphes divines, auguste prêtresse, et peut-être même refuserez-vous de croire une faveur si distinguée des dieux : sans doute il me serait difficile de vous peindre le ravissement où je me trouvai lorsque je ressuscitai dans les bras de Polia ; mon ame, descendue de l'olympé et revêtant sa dépouille mortelle, se croyait encore secourue par Vénus, et Polia cependant ne perdait rien à la comparaison.

Vous avez entendu de sa bouche ou vous avez été témoin vous-même de ce qui nous est arrivé depuis ; la pureté de nos cœurs vous est connue : veuillez donc nous enchaîner ici par des nœuds éternels, et permet-

tez-nous de revenir au printemps de chaque année adorer la déesse; nous faisons vœu d'apporter sur ses autels deux colombes plus blanches que la neige. J'y consens, reprit vivement Polia; mais, mon ami, nous n'aurons pas la cruauté de teindre ces autels de leur sang; jurons plutôt de consacrer ces oiseaux à Vénus protectrice en les unissant par une chaîne d'or; nous graverons sur les anneaux qui ceindront le corail de leurs pieds délicats le nom de Poliphile et celui de Polia, et nous irons les déposer dans les bosquets charmants qui couvrent le tombeau d'Adonis: ils y vivront heureux, et comme nous unis et fideles.

Nous inscrivîmes ce vœu sur les registres du temple: ils étaient composés de longues feuilles de palmier renfermées dans une boîte de cedre odoriférant que seraient deux agrafes d'or; puis coupant chacun une boucle de nos cheveux, nous les

enfermâmes dans un petit carquois de même métal, et les suspendîmes au piédestal qui supportait la statue de Vénus.

Nous consacrâmes aussi une lampe de bronze de Corinthe, et Polia prit encore un peu de ses cheveux qu'elle tressa avec les miens pour en former la mèche; elle fut plongée dans une huile d'œillet plus limpide que le crystal; et la prêtresse nous ayant fait prendre sa baguette d'une main, et ayant ensuite placé l'autre extrémité près de la mèche, nous ordonna de sceller nos serments et nos vœux par un baiser: nous obéîmes; à peine nos lèvres et nos ames se confondaient par ce baiser de flamme, qu'il fit jaillir de l'extrémité de cette baguette une étincelle dont la lampe aussitôt s'alluma.

CHAPITRE XIII.



LE RÉVEIL.

IL est temps d'achever l'histoire du songe et celle de nos amours. Les nymphes l'avaient écoutée avec quelque attention; peut-être le lecteur impatient n'aura pas eu tant de vertu. Les nymphes se leverent; elles remercièrent Polia, qui avait, en racontant ses aventures, tressé pour moi une couronne de fleurs de mirte; elle m'en fit don, et nous nous rendîmes de nouveau dans les bosquets au son d'une musique délicieuse: nous y dansâmes aux doux rayons de l'astre de la nuit; puis les nymphes nous ayant embrassés, nous laisserent seuls à l'ombre des lilas fleuris. La musique s'éloigna, et le silence favorable aux desirs des

amants comme aux peines du sage nous environna; il ne fut interrompu que par nos soupirs.

J'observais à Polia qu'il y avait bien loin de notre situation à celle où nous étions l'un et l'autre sur le marbre glacé du temple de Diane; aussi, me dit-elle en rougisant, sommes-nous sur les gazons de Cythere. Ses yeux se remplirent de larmes, et je les voyais retomber en perles sur ses joues comme la rosée du matin se répand sur les fleurs. J'allais mourir de mon ivresse: mais, lecteur, aurais-tu donc oublié que le bonheur de la vie n'est qu'un songe? on court après, l'ombre fuit et s'envole, et l'on s'éveille au moment de jouir.

Ainsi je vis ma Polia s'évanouir à l'instant où je croyais la serrer dans mes bras: un nuage léger, une odeur parfumée de l'encens d'Arabie fut tout ce que je vis, tout ce que je sentis en m'éveillant; et je crus

aussi entendre sa voix qui me disait en s'éloignant : Adieu, mon ami, adieu, Poliphile, adieu.

CHAPITRE XIV.

FIN DU SONGE.

TANT de maux, tant de biens à la fois avaient épuisé mon âme : je m'éveillai le corps brisé, le cœur ivre d'amour; et, fatigué de tant de secousses diverses, ma mémoire suffisait à peine pour garder le souvenir de tant d'événements qui s'étaient si rapidement passés : je ne savais enfin si je devais remercier le dieu du sommeil de m'avoir fait éprouver les tourments, et goûter les plaisirs d'un pareil songe, ou maudire le soleil qui venait de le terminer par sa présence; un moment de plus, me disais-je, et j'aurais, du moins en songe, connu le bonheur des dieux immortels.

Vœux superflus! déjà le rossignol chantait auprès de moi, et dans ses chants j'en-

tendis qu'il disait : « La plaintive Philome-
 » le, après avoir pendant la nuit exhalé
 » son courroux contre les violences de Té-
 » rée, adresse son hommage au dieu du
 » jour. Poliphile, cesse tes plaintes, et viens
 » chanter avec moi le retour de Phébus et
 » le réveil de la nature : Poliphile, crois-en
 » ma longue expérience ; le matin de la vie
 » est orageux, le feu des passions nous con-
 » sume en son midi ; heureux qui peut le
 » soir jouir en paix avec soi-même du cal-
 » me de la sagesse, et s'endormir satisfait
 » de sa journée au sein de la vertu ! »

Le rossignol cessa de chanter, ou prit
 son vol ; et je m'écriai en soupirant : « Adieu,
 hélas ! adieu, ma Polia. »

A Trévisé, lorsque Poliphile était détenu
 dans les doux liens de l'amour pour la belle
 Polia, le 1^{er} jour de mai de l'an 1467.

FIN DU SONGE.

OBSERVATIONS

DU

TRADUCTEUR.

OBSERVATIONS

D U

TRADUCTEUR

*SUR le texte original du SONGE DE POLIPHILE,
sur ses différentes éditions, et sur les diverses
traductions françaises ou imitations qui en
ont été faites.*



L'OUVRAGE original est un composé très bizarre des langues latine et italienne, un peu mêlées de grec, et même au besoin de citations d'arabe et d'hébreu. Ce texte est d'autant plus difficile à déchiffrer, qu'à part l'érudition que l'auteur se plaît à étaler, il semble avoir voulu cacher sous des emblèmes et des couleurs diverses plusieurs secrets d'alchimie : il nous a donc paru indis-

pensable, pour satisfaire la curiosité des amateurs de cette science, et des lecteurs qui voudraient prendre une idée du style de l'auteur, de terminer ce volume par quelques citations prises dans les différentes éditions italiennes et françaises.

Les premières étant d'ailleurs aujourd'hui très rares, il ne serait pas facile à beaucoup de lecteurs de se les procurer; et la plupart pourront se contenter de nos extraits pour porter un jugement éclairé sur le style original et sur les différentes traductions qui ont précédé la nouvelle *traduction libre*, ou plutôt l'*imitation* que je me suis plu à faire de cette suite de descriptions pittoresques et de pensées philosophiques. Ceux qui n'ont aucune idée de la science alchimique et des livres qui en contiennent les secrets, toujours voilés pour les profanes, pourront peut-être se figurer ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est

pas, par la préface de l'édition in-4° que Béroalde de Verville a donnée en 1600 sous ce titre :

« Le tableau des riches inventions, courtes du voile des feintes amoureuses qui sont représentées dans le Songe de Poliphile, dévoilées des ombres du songe, et subtilement exposées par Béroalde; »

A Paris, chez Matthieu Guillemot, au Palais, etc.

Il était donc indispensable d'offrir cette espèce de supplément aux lecteurs érudits, et à ceux qui aiment à recourir aux sources originales : ceux qui ne cherchent que l'amusement d'un livre nouveau pourront se dispenser de la lecture de ces anciens titres, si je puis m'exprimer ainsi. Mais je dois peut-être m'excuser encore vis-à-vis du public d'oser le lui présenter avec cette élégance typographique dont l'éditeur, ami passionné des beaux arts, a

bien voulu parer mon faible travail; je dois m'excuser, dis-je, sur cette témérité, et solliciter de nouveau l'indulgence pour un artiste épris des beautés de la nature et des arts, qui n'a pu résister au plaisir d'essayer à les décrire, et qui s'est permis de resserrer ou d'étendre le texte pour y mettre plus de variété, et rendre à cette imitation une sorte d'originalité.

Par exemple, Polia est belle, savante, et vertueuse; j'ai dû, sans doute, lui conserver ce caractère, et l'ennobler encore, s'il était possible: mais Poliphile est un poltron insupportable, et je me suis permis de supprimer la plus grande partie de ses fraieurs ridicules qui reviennent à tous moments sous la plume de *Colonna*. J'en ai fait un observateur calme et tranquille au milieu des dangers qui l'environnent: je crois bien que personne ne me reprochera d'avoir fait un pareil changement. Quel in-

térêt pouvait inspirer un héros sans cesse tremblant? il était donc d'une absolue nécessité d'opérer en lui cette utile métamorphose; et l'auteur lui-même, s'il vivait aujourd'hui, n'oserait m'en blâmer. J'ai dû aussi, en décrivant moins minutieusement beaucoup de monuments d'architecture, les rendre plus conformes aux principes du bon goût, et à la marche des anciens, que la découverte ultérieure de plusieurs de leurs productions, alors inconnues, nous a mis à même de mieux apprécier.

Enfin les progrès des sciences depuis plus de deux siècles autorisent quelques unes des additions que j'ai faites à plusieurs chapitres, et qu'il ne sera peut-être pas difficile de distinguer.

Je n'ai cependant pas eu la prétention de donner à cette suite de tableaux l'intérêt d'un de ces romans à grands effets et à fortes situations auxquels les traductions

ou les imitations de l'anglais nous ont si fort accoutumé : on a vu que c'est plutôt une chaîne continue de descriptions dont les anneaux se succèdent même avec une sorte d'uniformité ; et je n'ai pu dénaturer l'ouvrage, ni sortir de la sphère du petit nombre de mes connaissances.

L'amour y est introduit pour satisfaire au titre de roman ; le travail de l'imagination ardente qui l'a créé peut bien aussi le lui mériter : mais on n'y trouvera point de ces scènes orageuses, ni de ces événements terribles et inattendus qui affectent l'âme par des impressions profondes et déchirantes avec lesquelles on prétend s'amuser beaucoup aujourd'hui.

Le Songe de Poliphile ne peut être mis en comparaison avec ces torrents littéraires : c'est plutôt l'image d'un ruisseau qui serpente doucement dans la prairie, s'y cache quelquefois dans l'herbe touffue, sous

les saules courbés, ou dans les décombres de quelque antique édifice. Souvent arrêté dans son cours par de légers obstacles, s'il fait des efforts pour les vaincre, bientôt il reprend sa pente naturelle, va, revient, et se déploie lentement; heureux s'il a fait naître en passant quelques fleurs sur son rivage, s'il a réfléchi quelques rians tableaux des sites qu'il parcourt en les fertilisant, ou quelque douce image des nymphes attirées sur ses bords!

Ce qui fit, je crois, la réputation de cette fiction, lorsqu'elle parut en Italie, fut, 1° le nouveau cadre adopté pour un livre qui avait principalement les arts du dessin pour objet; 2° la lutte qui régnait alors dans l'architecture entre le style antique et le genre gothique, que ce livre combat en puisant tous ses exemples dans l'antiquité, qu'il cherchait à faire revivre ⁽¹⁾;

(1) Il y avait déjà près de cinq cents ans que Saint-Marc

3° le besoin que l'on avait des principes de l'architecture, pour laquelle on est passionné en Italie, comme on l'est pour la peinture et pour la musique, qui fit recevoir avec avidité un livre qui en traitait avec agrément, à l'instant même où l'on s'efforçait d'en trouver les regles dans le traité de Vitruve, que les savants traduisaient alors, et commentaient d'une maniere trop seche et trop aride pour les simples amateurs de cet art; 4° la parade que l'on aimait à faire de quelque érudition en sortant des longues ténèbres de l'ignorance, et le besoin que l'on avait de s'occuper des sciences; 5° enfin le goût de la médecine alchimique et de l'astrologie, que les Arabes avaient mis à la mode, et dont

avait été bâti et décoré de fragments d'anciens marbres apportés d'Égypte et de la Grece, lorsque cet ouvrage fut composé; mais on continuait d'en apporter encore pour d'autres édifices, et la vue de ces précieux restes échauffait l'imagination de l'auteur.

tout le monde s'occupait plus ou moins, les uns par désœuvrement, les autres dans l'espérance d'y trouver le secret du grand-œuvre, la science universelle, ou la clef de tous les trésors de la nature.

Quant au style dans lequel est écrit l'original, et dont les connaisseurs pourront juger par le premier chapitre, fidèlement transcrit sur la première édition, dont le manuscrit était daté par l'auteur, de 1467, et imprimée à Venise par Alde, en 1499⁽¹⁾, cette citation même me dispense d'en porter un jugement que je laisse aux professeurs en littérature. Je me contenterai seu-

(1) On a souvent confondu cette date de la composition de l'ouvrage avec celle de sa première publication; mais il est facile de reconnaître cette erreur en examinant avec quelque attention les deux derniers feuillets de l'édition originale; car on a vu que l'auteur termine ainsi son rêve: à *Trévise*, lorsque *Poliphile* était détenu dans les beaux liens de l'amour de *Polia*, l'an 1467, le 1^{er} jour du mois de mai; et l'on voit sur la dernière page, après l'errata, à *Venise*, en décembre *MID*, chez *Aldus Manutius*, etc.

lement d'observer que l'étude des auteurs grecs et latins, et le commerce continuuel des Vénitiens avec les Grecs modernes, les Juifs, les Arabes, ou les Maures, apportaient une infinité de termes puisés dans ces diverses langues, et dont l'auteur a fait un mélange assez bizarre, en cherchant à rapprocher aussi toutes les sciences dans son plan, pour former des amateurs en état de juger sainement des productions des arts.

Je n'ai point eu d'autre but; et si l'Italie présente avec orgueil en ce genre ses Médicis, ses Borghese, et ses Albani, etc., etc., pourquoi ne verrions-nous pas renaitre sous ce rapport les beaux siècles de François I^{er} et de Louis XIV? C'est aux arts seuls qu'il appartient d'éterniser par leurs monuments les triomphes de nos héros, en offrant de nobles délassements à leurs travaux guerriers.

Titre de l'édition originale.

POLIPHILI
HYPNEROTOMACHIA,
VBI
HVMANA OMNIA
NON NISI SOMNIVM
ESSE OSTENDIT,
ATQVE OBITER PLVRIMA
SCITV SANE QVAM DIGNA
COMMEMORAT.

*Dédicace à Polia, qui se trouve au revers
du titre.*

POLIPHILVS POLIAE S. P. D.

MOLTE fiate Polia cogitando che gli antichi Auctori ad gli principi et magnanimi homini, alcuni per pretio, altri per fauore, tali per laude, le opere sue aptamente dicauano. Dique per niuna di cosi facta cagione, se non per la media, questa mia Hypnerotomachia, non trouando a chi piu digno principe, che ad te mia alta Imperatrice dicare la offerisco. La cui egregia conditione, et incredibile bellecia, et venerande, et maxime virtute, et costumi praeclarissimi, Sopra qualunque Nympha negli nostri saecoli principato tencndo, excessiuamente me hano dil tuo insigne Amore infiammato, arso, et comsumpto. Recevi dunque di bellecie diffuso splendore, et di

omni uenustate decoramento, et di inclyto aspecto conspicua, questo munusculo. Il quale tu industriosamente, nel amoroso core cum dorate sagitte in quello depincto, et cum la tua angelica effigie insignito et fabricato hai, che singularmente Patrona il possedi. Il quale dono sotto poscia al tuo solerte et ingenioso iudicio (lasciando il principiato stilo, et in questo ad tua instantia traducto) io il commetto. Onde si menda appare, et meno dilla tua elegante dignificatione in alcuna parte sterile et ieiuo trouerai, incusata sarai tu optima operatrice, et unica clavigera dilla mente et dil core mio. Il praemio dunque di maggiore talento et pretio, non altro specialmente aestimo et opto, che il tuo amore gratioso, et ad questo il tuo benigno fauore. Vale.

Premier chapitre de l'édition originale.

POLIPHILLO INCOMINCIA
LA SVA HYPNEROTOMACHIA

Ad describere et lhora, et il tempo quando gli
apparve in somno di ritrovarsi in vna quieta
et silente piagia, dicvltò diserta. Dindi poscia
disavedvto, con grande timore intro in vna
invia et opaca silva.

HYPNEROTOMACHIA POLIPHILI.

AVRORÆ DESCRIPTIO.

PHÆBO in quel hora manando, che la
fronte di Matuta Leucothea candidaava, fo-
ra gia dalle Oceane unde, le uolubile rote
sospese non dimonstrava, Ma sedulo cum

Nous devons prévenir nos lecteurs que nous avons conser-
vé avec scrupule dans nos extraits l'orthographe et la ponc-
tuation de l'édition originale. Nous avons seulement sup-
pléé les lettres indiquées par les signes d'abréviation.

gli sui uoluceri caballi. Pyroo primo, et Eoo alquanto apparendo, ad dipingere le lycophe quadrighe della figliola di uermigliante rose, uelocissimo insequentila, non dimoraua. Et corruscante gia sopra le cerulee et inquiete undule, le sue irradiante come crispulauano. Dal quale aduenticio in quel puncto occidua dauase la non cornuta Cynthia, solicitando gli dui caballi del uehiculo suo cum il Mulo, louno candido et laltro fusco, trahenti ad lultimo Horizonta discriminante gli Hemispherii peruenuta, et dalla peruia stella aricentare el di, fugata cedeua. In quel tempo quando che gli Rhiphaei monti erano placidi, ne cum tanta rigidecia piu lalgente et frigorifico Euro cum el laterale flando quassabondo el mandaua gli teneri ramuli, et ad inquietare gli mobili scirpi et pontuti iunci et debili Cypiri, et aduexare gli plichevoli uimini, et agitare gli lenti salici, et proclinare la fra-

gile abiete sotto gli corni di Tauro lasciuianti. Quanta nel hyberno tempo spirare solea. Similmente el iactabondo Orione cessando di persequire lachrymoso, lornato humero Taurino delle sete sore.

In quella medesima hora che gli colorati fiori dal ueniente figliolo di Hyperione, el calore ancora non temeano noceuoole. Ma delle fresche lachryme de Aurora irrorati et fluidi erano et gli uirenti prati. Et Halcyone sopra le acquate onde della tranquilla Malacia et flustro mare, ad gli sabuleti litori appariano di nidulare. Dunque alhora che la dolente Hero ad gli derosi littori el doloroso et ingrato decessio del natante Lcandro caldamente sospiraua. Io Poliphilo sopra el lectulo mio iacendo, opportuno amico del corpo lasso, niuno nella conscia camera familiare essendo, se non la mia chara lucubratice Agrypnia, Laquale poscia che meco hebbe facto uario

colloquio consolanteme, palese hauendoli facta la causa et lorigine degli mei profundi sospiri, pietosamente suadeuami al temperamento de tale perturbatione. Et auidutasc delhora che io gia doucsse dormire, dimando licentia. Dique negli alti cogitamenti damore solo relicto, la longa et tae-diosa nocte insomne consumando, per la mia sterile fortuna et aduersatrice et iniqua stella tutto sconsolato, et sospiroso, per importuno et non prospero amore il-lachrymando, di puncto in puncto ricogitaua, che cosa e in aequale amore, Et come aptamente amare si pole, chi non ama, Et cum quale protectione da inusitati et crebri congressi assediata, et circumuenuta da hostile pugna, la fluctuante anima possi tanto inerme resistere, essendo praecipue intestina la seditiosa pugna, et assiduamente irretita di solliciti, instabili et noui pensieri. De cusi facto et tale misero

stato, hauendome per longo tracto amaramente doluto, et gia fessi gli uaghi spiriti de pensare inutilmente, et pabulato duno fallace et fincto piacere Madritamente et sencia fallo duno non mortale, ma piu praesto diuo obiecto di Polia, La cui ueneranda Idea in me profondamente impressa, et piu intimamente insculpta occupatrice uiue. Et gia le tremule et micante stelle inchoauano de impallidire el suo splendore, che tacendo la lingua, quel nemico desiderato, dalquale procede questo tanto et indesinente certame, impatiente sollicitando el core sauciato, et per proficuo et efficace remedio el chiamaua indefesso. Il quale altro non era che innouatione del mio tormento, sencia intercalatione, crudele. Cogitabondo et la qualitate degli misselli amatori, per quale conditione per piacere ad altri dolcemente morire optano, et piacendo ad se malamente uiuere. Et el

frameo disio pascere, et non altramente, de laboriose et sospirabile imaginatione. Dunque quale homo, che dapo le diuturne fatiche lasso, cusi ne piu ne meno, sedato appena el doloroso pianto exteriore alquanto, et inclaustrato el corso delle irrorante lachryme le guance damoroso languore lacunate, desideraua hogimai la naturale et opportuna quiete. Hora li madidi ochii uno pocho tra le rubente palpebre rachiusi, Sencia dimorare tra uita acerba, et suaue morte. Fue inuasa et quella parte occupata et da uno dolce somno oppressa, laquale cum la mente et cum gli amanti et peruigili spiriti non sta unita ne partecipe ad si alte operatione. O Iupiter altitonante, fœlice o mirabile? o terrifica, diro io questa inusitata uisione, che in me non satroua atomo che non tremi et ardi excogitandola. Ad me parue de essere in una spatiosa plannitie, laquale tutta uirente, et di multiplici

fiori uariamente dipincta, molto adornata se repraesentaua. Et cum benigne aure iui era uno certo silentio. Ne ancora alle promptissime orecchie de audire, strepito ne alcuna formata uoce perueniua. Ma cum gratiosi radii del Sole passaua el temperato tempo.

Nel quale loco io cum timida admiratio-
ne discolo, da me ad me diceua. Quiui al-
cuna humanitate al desideroso intuito non
gia apparisce, ne ancora siluatica, ne silui-
cola, ne siluia, ne domestica fera. Ne casa
rurestra alcuna, ne alcuno tugurio campe-
stro, ne pastorali tecti, ne Magarne Maga-
lia se uide. Ne similmente ad gli herbidi
lochi non uideua Opilione alcuno, ne Epo-
lo, ne Busequa, ne Equisio, ne uago grege
et armento, cum le sue bife Syringe ru-
rale, ne cum le sue cortice Tibie sonanti.
Ma freto per la quicta plagia, et per la be-
nignitate del loco, et quasi facto securo

procedendo, riguardaua quindi et indi, le tenere fronde immote riposare, niuna altra opera cernendo. Et cusi dirrimpecto duna folta silua ridrizai el mio ignorato uiagio. Nellaquale alquanto intrato non mi auidi che io cusi incauto lassasse (non so per qual modo) el proprio calle. Dique al suspeso core di subito inuase uno repente timore, per le pallide membre diffundentise, Cum sollicitato battimento, le gene del suo colore exangue diuenute. Conciosia cosa che ad gliochii mei quiui non si concedeua uestigio alcuno di uidere, ne diuerticulo. Ma nella dumosa silua appariano si non densi uirgulti, pongente nepretto, el Siluano Fraxino ingrato alle uipere, Vlni ruuidi, alle fœcunde uite grati, corticosi Subderi apto additamento muliebre, duri Cerri, Forti roburi, et glandulose Quercee et Ilice, et di rami abondante, che al roscido solo non permetteuano, gli radii del

gratioso Sole integramente peruenire. Ma come da camurato culmo di densante fronde coperto, non penetraua l'alma luce. Et in questo modo me ritrouai nella fresca umbra, humido aire, et fusco Nemorale.

Per laquale cosa, principiai poscia ragioneuolmente suspicare et credere peruenuto nella uastissima Hercynia silua. Et quiui altro non essere che latibuli de nocente fere, et cauernicole de noxii animali et de seuiente belue. Et percio cum maximo terriculo dubitaua, di essere sencia alcuna difesa, et sencia auederme dilaniato da setoso et dentato Apro, Quale Charidemmo, ouero da furente, et famato Vro, Ouero da sibillante serpe et da fremendi lupi incursanti miseramente dimembrabondo lurare uedesse le carne mie. Dicio dubitando ispagurito, lui proposi (damnata qualunque pigredine) piu non dimorare, et de trouare exito et euadere gli occorrenti pe-

ricoli, et de sollicitare gli gia sospesi et disordinati passi, spesse fiate negli radiconi da terra scoperti cespitando, de qui, et de li peruagabondo errante, hora ad lato dextro, et mo al sinistro, tal hora retrogrado, et tal fiata antigrado, inscio et oue non sapendo meare, peruenuto in Salto et dumeto et scnticoso loco tutto granfiato dalle frasche, et da spinosi prunuli, et da lintracabile fructo la faccia offensa. Et per gli mucronati cardeti, et altri spini lacerata la toga et ritinuta impediua pigritando la tentata fuga. Oltra questo non uedendo delle amaestreuole pedate indicio alcuno, ne tritulo di scmita, non mediocrementemente diffuso et dubioso, piu sollicitamente acceleraua. Si che per gli celeri passi, si per el meridionale aesto quale per el moto corporale facto calido, tutto de sudore humefacto el freddo pecto bagnai. Non sapendo hogi mai che me fare, solamente ad terri-

bili pensieri ligata et intenta tegniua la mente mia. Et cusi alla fine, alle mie so-
spirante uoce Sola Echo della uoce aemu-
la nouissima offeriuase risponsiua. Disper-
dando gli risonanti sospiri, cum il cicica-
re dellamante rauco della roscida Aurora,
et cum gli striduli Grylli. Finalmente in
questo scabroso et inuio bosco. Solamente
della Pietosa Ariadne cretea desideraua el
soccorso. Quando che essa per occidere el
fratello monstro conscia, el maestreuole et
ductrice filo ad lo inganeuole Theseo por-
gette, per fora uscire del discolo labyrin-
tho. Et io el simigliante per uscire della
obscura Silua.

IL y eut une deuxième édition italienne à Venise, en 1545 (aussi petit in-folio), dont voici le titre :

» La Hyperotomachia di Poliphilo ;
 » cioè, pugna d'Amore in sogno, dove gli
 » mostra che tutte le cose humane non so-
 » no altro che sogno e dove narra molt'al-
 » tre cose.»

Da Franc. Columna.

In Venetia, Figliuoli di Aldo, 1545.

Cette édition est absolument copiée sur l'original quant au texte : l'impression en est même d'une exécution plus soignée, les caractères et le papier sont plus beaux ; mais on y a fait usage de plus d'abréviations dans les mots, ce qui exige une sorte d'habitude pour lire ce texte avec facilité.

Les planches sont les mêmes, gravées sur bois dans le goût d'André Manteigne, peintre et graveur, (né à Padoue en 1451, mort à Mantoue en 1517) et peut-être de lui-même.

Quelques artistes les attribuent au Giotto, l'ami du Dante et de Pétrarque; mais ce peintre florentin, élève du Cimabué, et né en 1336, était mort avant que l'ouvrage fût commencé.

Enfin quelques uns ne font aucune difficulté de les donner à Raphaël lui-même, parceque plusieurs de ces planches tiennent à la sagesse et à la simplicité des compositions de ce grand maître dans sa jeunesse, et lorsqu'il suivait encore l'école de Pietro Perugino son maître.

Pour faire juger de la latitude qu'ont pris les anciens traducteurs, et combien la langue française a changé depuis eux, je transcrirai le premier chapitre dans la troi-

sième édition de 1561, qui est la plus belle et la plus correcte, après avoir donné un court historique de la manière dont cette traduction a été publiée en France.

Vers 1540 un gentilhomme Français, chevalier de Malte, entreprit cette traduction: il la communiqua, pour la revoir, à *Gohori* et à *Jean Martin*, le premier savant médecin et grand alchimiste, le second littérateur connu par plusieurs traductions des auteurs anciens, et particulièrement par celle de Vitruve. ⁽¹⁾

Ces deux savants (*Gohori* et *J. Martin*) revirent donc l'ouvrage, et le publièrent en 1546 (à Paris, chez Kerver). Il y en eut une deuxième édition en 1554, et une

(1) C'est la première qui ait paru dans notre langue, en 1547, et qu'il dédia au roi Henri II, la première année de son règne, un an après la publication de la traduction du *Songe de Poliphile*, qui fut dédiée à M. de Lenoncourt, parent du cardinal de ce nom, dont J. Martin était secrétaire.

troisième, qui est celle de 1561, d'où j'ex-
trais la version suivante du premier cha-
pitre.⁽¹⁾

(1) On croit que les dessins des planches, qui sont les mêmes dans toutes les éditions françaises, et où il y a aussi de la naïveté, et une grace particulière, sont du célèbre statuaire J. Goujon, mort en 1572, ami de J. Martin, et qui a fait également les dessins de figure pour sa traduction de Vitruve.

D'autres les attribuent à J. Cousin, qui vivait en 1589. Quoi qu'il en soit, elles n'ont pas peu contribué à faire rechercher ce livre.

Traduction de J. Martin.

CHAPITRE PREMIER.

Dv sommeil qvi print à Poliphile, et comme il
lvy sembla en dormant qv'il estoit en vn
pays desert, pvis en vne forest obscvre.

PAR vn matin du moys d'auril enuiron
l'aube du iour, ie Poliphile estois en mon
lict, sans autre compaignie que de ma lo-
yale garde Agrypuie ⁽¹⁾, laquelle m'auoit
entretenu toute celle nuict en plusieurs
propos, et mis peine de me consoler: car
ie lui auoie déclaré l'occasion de mes sous-
pirs. A la fin pour tout remede, elle me
conseilla d'oblier tous ces ennuys, et cesser
mon dueil: puis congnoissant que c'estoit
l'heure que ie deuoie reposer, print congé,

(1) Agrypuie est le veiller que l'on fait par maladie ou
fantasie.

et me laissa seul. Parquoy ie demourai fantasiant, et consumant le reste de la nuit à penser à parmy. Si l'amour n'est iamais egal, comme est il possible d'aymer cela qui n'ayme point? et en quelle maniere peult resister vne pource ame doubteuse combatue de tant d'assaultz? attendu mesmement que la guerre est interieure, et les ennemys familiers et domestiques, avec ce qu'elle est continuellement occupée d'opinions fort variables. Apres ce me venoit en memoire la condition miserable des amans, lesquelz pour complaire à aultruy, desirent doucement mourir: et pour satisfaire à eux mesmes, sont contentz de viure à malaise, ne rassasians leur desir affamé, sinon d'imaginations vaines, dange-reuses, et penibles.

Tant travaillay à ce discours, que mes espritz lassez de ce penser friuole, repeuz d'un plaisir faulx et feinct, et du diuin ob-

iect de madame Polia (la figure de laquelle est grauée au fonds de mon cœur) ne cherchoient dela enauant fors que le repos naturel, pour ne demourer plus longuement entre si dure vie, et tant suaue mort: parquoy me trouuay tout espris de sommeil et m'endormy. O Iupiter souuerain dieu, appelleray-ie ceste vision heureuse, merueilleuse ou terrible, qui est telle qu'en moy n'y a partie si petite qui ne tremble et arde en y pensant? Il me sembla (certes) que i'estoie en une plaine spacieuse, semée de fleurs et de verdure: le temps estoit serain et attrempé, le soleil clair, et adoulcy d'un vent gracieux: parquoy tout y estoit merueilleusement paisible, et en silence: dont fu saisi d'une admiration craintiue: car ie n'y apperceuoie aucun signe d'habitation d'hommes, ni mesmes repaire de bestes: qui ne fait bien haster mes pas, regardant deça et dela. Toutesfois ie ne sceu veoir

autre chose sinon des fueilles et rameaux qui point ne se mouuoient.

Mais enfin ie cheminay tant que ie me trouuai en vne forest grande et obscure: et ne me puis auiser ny souuenir en quelle maniere ie me pouuoie estre foruoïé; neantmoins comment que ce soit, ie fu assailly d'une fraieur grieve et soudaine, tellement que mon poulx se print à battre outre l'accoustumé: et mon visaige ablesmir durement. Les arbres y estoient si serrez, et la ramée tant espoisse, que les raiz du soleil ne pouuoient penetrer à traucrs: qui me fait doubter d'estre arriué en la forest noire, en laquelle ne repairent fors bestes sauvages et dangereuses: pour erainte desquelles ie m'efforçay à mon possible de chercher une briene yssue: et me mey de faict à courir sans tenir voye ne sentier, ni sçanoir quelle part me deuoie adresser, souuent trebuchant parmi les troncz et es-

toez des arbres qui la estoient à fleur de terre. l'alloie aucunesfois auant, puis tout court tournoye en arriere, ores en vn costé, tantost en l'autre, les mains et le visai-ge dessirez de ronces, chardons, et espines. Et qui me faisoit pis que tout, c'estoit qu'a chascun pas i'estoie retenu de ma robe, qui s'acrochoit aux buissons et hasliers. Le travail que i'en eu, fut si grand et tant excessif, qu'en moy n'y eu plus de conseil: et ne secu bonnement que faire, sinon me plaindre à haulte voix: mais tout cela estoit en vain, car ie nestoie entendu de personne, excepte de la belle Echo, qui me respondoit du creux de la forest: ce qui me fait reclamer le secours de la piteuse Ariadna, et desirer le filet qu'elle bailla au desloyal Theseus pour le guider parmy le Labyrinthe.

APRÈS la traduction de J. Martin, dont on vient de lire un fragment, par lequel on peut à-peu-près juger de l'ouvrage entier, il me reste à parler de celle de Béroalde de Verville, et de l'application que ce philosophe en a faite à la science hermétique ou alchimique.

L'édition de Béroalde est, comme nous l'avons dit, de 1600; elle a pour titre :

Le Tableau des riches inventions, couvertes du voile des feintes amoureuses qui sont représentées dans le Songe de Poliphile, dévoilées des ombres du songe, et subtilement exposées par Béroalde.

A Paris, chez Matthieu Guillemot, au Palais, etc. in-4° de 154 pages, avec les mêmes planches en bois que celles gravées pour les éditions précédentes. Il fit seulement un nouveau frontispice au burin avec les emblèmes les plus significatifs de la

science occulte; espece d'écriture hiéroglyphique dont les seuls initiés peuvent ou croient entendre le sens caché.

On pourrait soupçonner que ce n'était qu'une ruse pour rajeunir ce livre et le faire mieux vendre, car personne, je crois, n'y a trouvé le secret tant promis; et s'il est *subtilement exposé*, dans un avertissement de l'auteur, *aux beaux esprits qui arrêteront leurs yeux sur ces projets de plaisirs sérieux*, et dans un très long discours du même, intitulé *Recueil stéganographique, contenant l'intelligence du frontispice de ce livre*, la subtilité y est extrême assurément; car, après avoir eu la rare patience de lire plus d'une fois ce curieux amphigouri, j'avoue franchement que je n'y ai rien compris, et que le secret ne peut être plus fidèlement gardé que par moi. Cependant tous les initiés y voient les grandes opérations de la nature clairement expli-

quées, et pourraient, en les pratiquant, convertir le globe en or, s'il ne fallait, pour commencer, un peu de cette matière; mais tous les philosophes sont pauvres, ou le deviennent en travaillant à s'enrichir.

Quoi qu'il en soit, la philosophie hermétique est peut-être désignée dans le discours de Béroalde sous le nom de l'*excellente Oloclirée, qui est si belle que toujours l'Amour a triomphé par ses yeux; aussi est-elle les amours d'Amour, qui trop de fois a oublié sa Psyché pour vivre en la recherche de ceste-ei, etc.*, et dont toutes les qualités sont ainsi gravées sur un *jaspe méridional*, au-dessus de sa demeure:

« *Oloclirée*, objet universel d'amour, rem-
« plissant le monde de son nom, aura tant
« d'excellences, que même après qu'elle
« sera ravie aux mortels, encore en sera
« bien aimée: tellement que plusieurs vien-
« dront en cette grotte, pour au moins a-

» voir l'heur de respirer l'air, au quel vivoit
 » en passant ce miracle de nature, et mer-
 » veille du monde. »

Je n'ai trouvé d'aimable et d'ingénieux dans tout ce rabachage que cette ancienne et maintenant nouvelle étymologie du mot *amour*. L'amour, dit-il, est l'ame heureuse de tout; on l'écrivait autrefois ainsi en vieux français, *l'ame-heur*, pour exprimer que l'amour est l'heur ou le bonheur de l'ame, et d'*ameur* on aura fait *amour*.

Une autre galanterie de l'auteur envers le beau sexe, c'est cette espece de profession de foi envers lui, qu'il n'y a rien de meilleur sous le soleil que les belles dames; elles sont le bonheur du monde et le chef-d'oeuvre du Créateur, etc. Qui pourrait le nier? reprend-il; la science n'est-elle point dame? les vertus ne le sont-elles point? etc. Personne assurément, en France sur-tout, ne s'avisera de contester cette vérité de tous

les temps; et, sans emprunter le flambeau de la philosophie hermétique, il ne faut que des yeux et du goût pour la reconnaître et pour la sentir.

Nombre de sonnets, d'odes, et de vers à la louange de l'auteur servent d'introduction à son ouvrage. Je ne rapporterai que ce sonnet italien, qui se trouve dans toutes les éditions françaises.

Sonetto.

Ecco l'alta Colonna che sostenne
Quel bel typo de la memoria antica
Ogni figura, ogni mole, et fabrica,
Et varie foggie di segni contenne.

Cio che mille occhi, et mille et mille penne
Veduto et scritto hanno con gran fatica,
In breue sogno tutto qui s'esplica,
In sogno intendo ch'a l'autor auenne.

O rozzi ingegni, et solo homini in parte:
Et voi che sete al vil guadagno intesi,
Per voi son queste charte graui pesi.

O belli spirti et nobili Francesi:
Per Dio vedete in queste dotte charte
Quanto che val et puo l'ingegno et l'arte.

Per me stesso son sasso.

Les anciennes traductions n'étant guère supportables, j'ai essayé d'en rendre le sens en prose et même en vers.

Le lecteur choisira ; et ceux à qui la langue italienne est familière pourront facilement sans doute le rendre avec plus d'art et d'élégance : mais les autres au moins pourront prendre une idée de l'original sur ces deux versions.

Traduction du sonnet.

Voilà cette colonne⁽¹⁾ élevée qui soutient et réunit les monuments divers et les riches fragments où sont encore empreints les souvenirs de tout ce que la docte antiquité eut de noble et de grand.

Ce que des générations nombreuses ont vu s'écouler de merveilles, ce qu'elles nous ont transmis dans mille écrits divers, est rassemblé par l'auteur dans cette courte fiction, où l'histoire de sa vie est tracée sous le voile d'un songe.

O vous, esprits grossiers, âmes intéressées, vous aurez peine à concevoir le mérite d'un tel ouvrage.

Mais les Français, aimables autant que généreux, sauront apprécier dans ce savant écrit tout ce que vaut l'union de l'art et du génie.

(1) Le mot *colonne* fait ici allusion au nom de l'auteur, F. Colonna.

Autre traduction.

Voilà cette colonne avec art élevée,
 Riche de souvenirs, et dont la renommée
 Des beaux siècles passés réunit le savoir
 Au doux charme des arts, à leur mâle pouvoir.

L'auteur a su nous peindre, en son aimable Songe,
 Ce merveilleux si rare et taxé de mensonge,
 Malgré le témoignage ou les savants écrits
 De mille auteurs fameux, de mille beaux esprits.

Êtres grossiers et lourds, qui n'avez rien d'humain,
 Vous, qu'un vil intérêt attache à la matière,
 Vous ne concevrez pas cet ouvrage divin.

Mais vous, esprits subtils, trop aimables Français,
 Dignes de parcourir cette noble carrière,
 Du génie et des arts vous y verrez les traits.

F I N.

588168
23







